Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lematredeforg00ohne

PQ
2378
.03
1892
t.39-41
ZOLA
SMRS

LE
MAITRE DE FORGES

PIÈCE EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le samedi 15 décembre 1883.

DU MÊME AUTEUR

LES BATAILLES DE LA VIE

ROMANS

Serge Panine, *ouvrage couronné par l'Académie française.* 3 fr. 50
Le Maître de Forges . . . . . 3 fr. 50
La Comtesse Sarah . . . . . 3 fr. 50
Lise Fleuron . . . . . 3 fr. 50
La Grande Marnière . . . . . 3 fr. 50
Les Dames de Croix-Mort . . . . . 3 fr. 50
Volonté . . . . . 3 fr. 50
Le Docteur Rameau . . . . . 3 fr. 50
Dernier Amour . . . . . 3 fr. 50
Dette de Haine . . . . . 3 fr. 50
Nemrod et Cie . . . . . 3 fr. 50
Le Lendemain des Amours . . . . . 3 fr. 50
Le Droit de l'Enfant . . . . . 3 fr. 50
La Dame en Gris . . . . . 3 fr. 50
L'Inutile Richesse . . . . . 3 fr. 50
Le Curé de Favières . . . . . 3 fr. 50
Les Vieilles Rancunes . . . . . 3 fr. 50
L'Ame de Pierre . . . . . 3 fr. 50
Roi de Paris . . . . . 3 fr. 50
Au fond du Gouffre . . . . . 3 fr. 50
Gens de la Noce . . . . . 3 fr. 50
La Ténébreuse . . . . . 3 fr. 50
Le Brasseur d'Affaires . . . . . 3 fr. 50
Le Crépuscule . . . . . 3 fr. 50
La Marche à l'Amour . . . . . 3 fr. 50
Le Marchand de Poison . . . . . 3 fr. 50
Le Chemin de la Gloire . . . . . 3 fr. 50
La Conquérante . . . . . 3 fr. 50

Noir et Rose . . . . . 3 fr. 50

Les Vieilles Rancunes. Illustrations de SIMONAIRE . . . . . 10 fr. »

La Fille du Député (Collection Ollendorff illustrée). Illustrations de RENÉ LELONG . . . . . 2 fr. »

THÉATRE

Régina Sarpi, drame en cinq actes . . . . . 2 fr. »
Marthe, comédie en quatre actes . . . . . 2 fr. »
Serge Panine, pièce en cinq actes . . . . . 2 fr. »
Le Maître de Forges, pièce en quatre actes et cinq tableaux . 2 fr. »
La Grande Marnière, drame en huit tableaux . . . . . 2 fr. »
La Comtesse Sarah, comédie en cinq actes . . . . . 2 fr. »
Dernier Amour, pièce en quatre actes . . . . . 2 fr. »
Le Colonel Roquebrune, drame en cinq actes et six tableaux 2 fr. »
Les Rouges et les Blancs, drame en cinq actes . . . . . 2 fr. »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.
S'adresser, pour traiter, à la Librairie PAUL OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

GEORGES OHNET

LE MAITRE DE FORGES

PIÈCE EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

Trente et Unième édition

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1905

Tous droits réservés.

PERSONNAGES

MOULINET	MM. Saint-Germain.
PHILIPPE DERBLAY	Damala.
BACHELIN	Landrol.
DUC DE BLIGNY	Barbe.
BARON DE PRÉFONT	Lagrange.
OCTAVE	Jourdan.
LE GÉNÉRAL	Seiglet.
GOBERT	Martin.
DOCTEUR SERVAN	Libert.
LE PRÉFET	Cressonnois.
DE PONTAC	Gœury.
JEAN	Ismael.
UN OUVRIER	Amand.
UN DOMESTIQUE	Oulif.
CLAIRE DE BEAULIEU	Mmes Jane Hading.
ATHÉNAIS	Lina Munte.
MARQUISE DE BEAULIEU	Grivot.
BARONNE DE PRÉFONT	Marthe Devoyod.
SUZANNE	Darlaud.
BRIGITTE	Gennetier.

Nota. — Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur.

Pour la mise en scène détaillée, voir à la fin de la pièce.

LE

MAITRE DE FORGES

ACTE PREMIER

Un salon au château de Beaulieu. — Porte-fenêtre au fond, donnant sur une terrasse et par laquelle on aperçoit les montagnes du Jura se découpant sur un ciel très clair. — Mobilier Louis XV, gris à filets, et murs couverts de boiseries grises. — Porte à droite et à gauche, pan coupé. — Grande table au milieu, un peu à gauche ; de chaque côté une chaise et une derrière. — Au premier plan à gauche, près du décor, un fauteuil, garanti par un paravent à trois feuilles ; devant le fauteuil, un métier à tapisserie. — Au premier plan droite, un canapé ; du même côté et le long du décor, un piano avec tabouret; entre le piano et la porte pan coupé droite, une chaise.— De chaque côté de la porte du fond, une colonne avec vase de fleurs ; sur le piano, partitions et un vase contenant une plante.— Sur la table, un timbre, une petite jardinière garnie de fleurs, un album de photographies. — A droite de la porte du fond, un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, LA BARONNE, CLAIRE.

Au lever du rideau, Claire est étendue dans un grand fauteuil, devant la porte-fenêtre ouverte. Elle tient un livre ouvert sur ses genoux. — La marquise

et la baronne travaillent. — La marquise est assise sur le fauteuil au premier plan gauche, et fait de la tapisserie, la baronne est assise sur la chaise à gauche de la table, et brode.

LA MARQUISE, après avoir regardé sa fille pendant un instant.

Claire... Claire...

CLAIRE, se tournant lentement.

Ma mère?

LA MARQUISE.

Que fais-tu là, triste et absorbée?

CLAIRE.

Rien, ma mère.

LA MARQUISE.

Voyons, mon enfant, ne reste pas à l'écart, viens près de nous, parle-nous... je t'en prie.

CLAIRE, se lève, puis, après un temps.

Cet air tiède m'avait engourdie (1)! (Elle descend lentement vers sa mère.) Combien y a-t-il de temps que nous n'avons reçu de lettres de Saint-Pétersbourg?

LA MARQUISE, après un coup d'œil échangé avec la baronne.

Deux mois, environ.

CLAIRE, avec tristesse.

Deux mois (2), oui!

LA BARONNE.

Pourquoi penser sans cesse à cela et te torturer l'esprit?

CLAIRE (3).

A quoi veux-tu que je pense, sinon à mon fiancé? Et comment ne me torturerais-je pas l'esprit, comme tu dis, pour trouver les motifs de son silence?

LA MARQUISE.

J'avoue qu'il est difficile de l'expliquer. Le duc de Bligny (4), mon neveu, après avoir passé huit jours auprès de nous, l'an dernier, est reparti en promettant de revenir à Paris pendant l'hiver (5). Il a d'abord écrit que des complications politiques le retenaient à son poste en

Russie, puis il a prétexté que, l'hiver étant fini, il attendait l'été pour rentrer en France. L'été est venu, mais le duc point. Enfin, voici l'automne, et Gaston ne donne même plus de prétextes; il ne prend pas seulement la peine de nous écrire. Mes chères filles, tout dégénère : les hommes de notre monde eux-mêmes ne savent plus être polis.

CLAIRE.

Cependant, s'il était malade? S'il était dans l'impossibilité de donner de ses nouvelles?

LA MARQUISE.

On nous aurait prévenues de l'ambassade.

LA BARONNE.

Ta mère a raison...

CLAIRE.

Il m'avait tant promis de venir passer l'hiver à Paris et je me faisais une si grande fête de me retrouver avec lui! J'aurais triomphé de ses succès, il aurait peut-être remarqué les miens. Il faut avouer, ma mère, qu'il n'est pas jaloux. Et cependant, partout où nous sommes allées, j'ai été fort entourée. Ici même, dans ce désert de Beaulieu, les adorations n'ont pas cessé, et jusqu'à notre voisin, le maître de forges...

LA MARQUISE.

M. Derblay?

LA BARONNE.

Oh! c'est assez visible, ma tante. Depuis sa première visite au château, il y a une quinzaine de jours... quand il est venu vous apporter ses excuses pour les empiètements qu'il avait faits sur vos terres... il est devant Claire comme un dévot en adoration perpétuelle.

LA MARQUISE.

Je le trouve assez plaisant avec son adoration. Mais, il faut que ma vue s'affaiblisse, je n'ai pas remarqué ce petit manège... J'y veillerai.

CLAIRE, gravement.

Ma mère, les hommages de M. Derblay sont respectueux

et je n'ai pas lieu de m'en plaindre (6). Mais enfin le duc n'est pas là pour défendre son bien, et il devrait se dire que ce rôle (7) de Pénélope, attendant le retour de celui qui n'arrive jamais, pourrait finir par me lasser.

LA BARONNE, vivement (8).

Moi, si j'étais à ta place, il y a longtemps que je ne ferais plus de tapisserie.

CLAIRE, doucement.

Oh! je n'ai aucun mérite à faire ce que je fais. Je ne pourrais aimer un autre homme que le duc (9).

LA MARQUISE, avec irritation.

Tu te le figures, et c'est là ce qui me tourmente. Gaston et toi vous avez grandi l'un près de l'autre. Tu as cru que cette communauté d'existence devait se perpétuer et que tu ne pourrais être heureuse autrement. Folies que tout cela!

CLAIRE.

Ma mère...

LA MARQUISE.

Tu te fais de grandes illusions sur le duc (10), il est léger, frivole. Il a, tu le sais, des habitudes d'indépendance difficiles à corriger (11). Et... tiens, veux-tu le fond de ma pensée? Je ne verrais pas sans inquiétude ce mariage se faire (12).

CLAIRE, avec émotion.

Ma mère, voilà la première fois que vous me parlez ainsi. Il semble que vous voulez me préparer à apprendre une mauvaise nouvelle. L'absence du duc aurait-elle des motifs? Est-ce que vous auriez appris?...

LA MARQUISE, inquiète de l'agitation de Claire.

Rien, mon enfant. Je m'étonne seulement d'un silence si prolongé... qu'il devient plus que diplomatique.

CLAIRE, avec prière (13).

Allons, ma mère, encore un peu de patience, de Saint-Pétersbourg le duc va nous faire la surprise d'arriver sans être attendu.

LA MARQUISE.

Je le souhaite, ma fille, puisque tu le désires ([14]).

LA BARONNE.

En tout cas, mon mari, venant aujourd'hui de Paris, sera peut-être mieux renseigné.

CLAIRE, au fond, à gauche de la porte.

Voici mon frère qui rentre par la terrasse avec Me Bachelin ([15]).

SCÈNE II

LES MÊMES, OCTAVE, en costume de chasse, BACHELIN.

OCTAVE.

Entrez donc, monsieur Bachelin ([1]).

BACHELIN.

Mesdames... madame la marquise... tout mon respect ([2]).

LA MARQUISE.

Bonjour, mon cher Bachelin. (A Octave.) Tu es parti de grand matin?... Je ne t'ai pas entendu... Tu as fait bonne chasse?

OCTAVE.

Oui, ma mère, grâce à M. Derblay qui m'a conduit dans sa réserve...

LA MARQUISE.

Décidément, il te plaît, le maître de forges.

OCTAVE.

Ma mère, il serait impossible de trouver un meilleur compagnon. Il viendra dans la journée, m'a-t-il dit, avec sa sœur, qui sort du couvent, et qu'il désire vous présenter ([3]).

LA MARQUISE.

Mon cher Bachelin, il y a une éternité qu'on ne vous a vu.

BACHELIN.

J'ai été fort occupé, madame la marquise... par une grosse affaire... la vente de La Varenne (4).

OCTAVE.

Ah! les d'Estrelles ont enfin trouvé un acquéreur?

BACHELIN.

Et qui a payé un prix de convenance, je vous en réponds. Mais il tenait tout particulièrement à cette terre. C'est un gros fabricant de Paris; il m'a dit même avoir l'honneur de connaître la famille de madame la marquise. C'est sans doute la raison qui lui a fait rechercher le voisinage de Beaulieu.

LA MARQUISE.

Et peut-on savoir le nom de ce monsieur?

BACHELIN.

Il s'appelle M. Moulinet.

LA BARONNE, se levant.

M. Moulinet!

CLAIRE.

Le père d'Athénaïs (5)!

LA BARONNE, avec vivacité.

Oui, certes, il nous connaît (6)... Sa fille a été notre camarade,au couvent... notre adversaire, notre rivale (7)... Il y a tout un passé de querelles et de batailles entre elle et nous. Les élèves étaient partagées en deux camps : celui des bourgeoises et celui des nobles... A la tête de l'un, mademoiselle Moulinet, à la tête de l'autre, mademoiselle de Beaulieu... Et on était méchant, et on se déchirait... !

BACHELIN.

Le monde en petit.

LA BARONNE.

Du reste, fort jolie, Athénaïs, très intelligente... et vin

dicative!... A moins que le temps ne l'ait bien adoucie, le jour où vous la verrez sauter au cou de l'une de nous, vous pourrez être sûrs que c'est pour la mordre, ou pour l'étrangler.

BACHELIN.

M. Moulinet est fort riche?

LA BARONNE.

Ridiculement riche... C'est lui qui a fondé à Villepinte cette immense fabrique de chocolat... Il a, paraît-il, trouvé un procédé pour faire de la vanille avec du charbon de terre, et du cacao avec des amandes grillées. Cette chimie alimentaire lui a rapporté des millions... Et maintenant le voilà votre voisin... Il va jouer au seigneur châtelain... Le pauvre homme! Il aura l'air de son jardinier.

LA MARQUISE.

On a l'air qu'on peut (8)... Mais laissons là M. Moulinet... Vous venez sans doute, mon cher Bachelin, me parler de notre procès d'Angleterre?

BACHELIN, après avoir jeté un coup d'œil du côté d'Octave, puis de la baronne et de Claire.

Oui, madame la marquise.

LA BARONNE (9).

Nous vous laissons, ma tante (10).

LA MARQUISE.

Octave, va voir si on est allé au chemin de fer, pour chercher le baron.

OCTAVE.

Oui, ma mère.

Il sort par la porte pan coupé gauche, Claire et la baronne par la terrasse.

SCÈNE III

LA MARQUISE, BACHELIN.

LA MARQUISE (1).

Eh bien! mon cher Bachelin?

BACHELIN, soucieusement.

Mauvaises nouvelles, madame la marquise, et c'est pour moi, vieux serviteur de votre famille, un sujet de vive affliction. Le gain du procès, engagé de son vivant par feu M. le marquis de Beaulieu, votre époux, est gravement compromis.

LA MARQUISE, après un temps.

Vous ne me dites pas toute la vérité, Bachelin. S'il y avait encore une lueur d'espoir, vous ne seriez pas si abattu. Les tribunaux ont décidé? Le procès est perdu?

BACHELIN.

Hélas! oui! madame la marquise (2)... (Avec humeur.) La cause avait été mal engagée, et la perte de ce procès est un coup terrible pour la maison de Beaulieu.

LA MARQUISE.

Terrible, en effet, et qui entraîne la ruine de mon fils et de ma fille.

BACHELIN (3), après un silence.

Oh! plaie d'argent n'est pas mortelle et... (Il s'arrête.) S'il n'y avait que cela...

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il donc de plus? (Elle regarde Bachelin, puis, avec un grand trouble.) Vous avez des nouvelles du duc de Bligny (4)?

BACHELIN.

Oui, madame la marquise. J'avais été chargé par vous de m'enquérir des faits et gestes de monsieur votre neveu. Voici les renseignements qui m'ont été transmis : M. le duc de Bligny est à Paris depuis six semaines.

LA MARQUISE.

Depuis six semaines! Et nous l'ignorions!

BACHELIN (5).

Monsieur votre neveu se serait bien gardé de vous le faire savoir.

LA MARQUISE.

Et il n'est pas venu! Et il ne vient pas encore, connaissant le revers qui nous atteint! Car il le connaît, n'est-il pas vrai?

BACHELIN.

Il l'a connu, madame la marquise, et des premiers.

LA MARQUISE.

Ah! vous aviez raison, Bachelin, voici qui me touche cruellement. Le duc nous abandonne (6). Ce qu'il voulait de nous c'était une fortune. La fortune a disparu, le fiancé s'éloigne (7). L'argent, voilà le mot d'ordre de cette époque vénale et cupide. La vertu, la beauté, l'intelligence, rien ne compte. On ne dit plus : Place au plus digne, on crie : place au plus riche! Or, nous voilà presque pauvres : on ne nous connaît plus (8)!

BACHELIN.

Madame la marquise, je crois que vous calomniez un peu notre époque. Certes les idées positives y dominent (9). Mais il y a encore des hommes désintéressés, pour qui la beauté, la vertu, l'intelligence sont des biens qui font une femme enviable entre toutes. Je ne dis pas que, de ces hommes-là, j'en connaisse beaucoup. Mais j'en connais au moins un, et, en l'espèce, un seul suffit.

LA MARQUISE (10).

Que voulez-vous dire?

BACHELIN.

Simplement ceci, qu'un galant homme de mes amis n'a pu voir mademoiselle de Beaulieu sans en devenir éperdument épris. La sachant engagée avec le duc, il n'aurait point osé faire connaître ses sentiments. Mais qu'il la sache libre, et il parlera, si vous daignez l'y autoriser.

LA MARQUISE, froidement.

C'est de M. Philippe Derblay qu'il s'agit, n'est-il pas vrai?

BACHELIN

Oui, madame la marquise, de lui-même.

LA MARQUISE.

Je n'ignore point les sentiments que ma fille a inspirés au maître de forges. Il ne les cache même pas assez.

BACHELIN.

Ah! c'est qu'il aime mademoiselle Claire, et sincèrement, lui (11)! Mais vous ne connaissez pas assez complètement M. Derblay, madame la marquise, pour pouvoir le juger à sa valeur.

LA MARQUISE.

Je sais qu'il est fort estimé dans le pays (12).

BACHELIN.

Et à juste titre (13). J'ai vu naître M. Philippe, et sa sœur mademoiselle Suzanne. Leur père voulait bien m'appeler son ami... Ceci vous explique, madame la marquise, l'audace avec laquelle je viens de vous faire connaître les sentiments de M. Derblay (14). A mes yeux, mon client n'a qu'un seul défaut : son nom, qui s'écrit en un seul mot, sans apostrophe. Mais, en cherchant bien, qui sait? La famille est fort ancienne. Sous la révolution, les honnêtes gens se serraient les uns contre les autres : les lettres ont bien pu en faire autant!

LA MARQUISE.

Qu'il garde son nom tel qu'il est! Il le porte en homme d'honneur, et, dans le temps où nous vivons, cela suffit.

BACHELIN.

M. Derblay serait bien heureux, madame, s'il vous entendait.

LA MARQUISE.

Ne lui répétez rien de ce que je viens de vous dire. Mademoiselle de Beaulieu ne reçoit de générosité de personne. Et avec le caractère que je lui connais, il est pro-

bable qu'elle mourra fille. Plaise à Dieu, mon ami, que le double coup qui va la frapper la trouve forte et résignée!

BACHELIN.

Madame la marquise, s'il m'était permis de donner un conseil, je vous engagerais à ne rien dire encore à mademoiselle de Beaulieu. Pour elle, il sera toujours temps de souffrir.

LA MARQUISE.

Vous avez raison. Quant à mon fils, je dois lui apprendre le malheur qui le frappe. (Elle sonne. — Un domestique paraît.) Priez M. le marquis de venir me parler.

Le domestique sort.

BACHELIN.

Quoi qu'il advienne, madame la marquise, souvenez-vous que M. Derblay serait le plus heureux des hommes s'il lui était jamais permis d'espérer [15]. Il attendra, car il n'est pas de ceux dont le cœur change [16].

SCÈNE IV

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE [1].

Eh bien?

LA MARQUISE.

Mon enfant, je veux te faire connaître des nouvelles graves et qui me causent une vive affliction.

OCTAVE.

Il s'agit du procès?

LA MARQUISE.

Oui.

OCTAVE, avec calme.

Il est perdu?

LA MARQUISE.

Tu le savais donc?

OCTAVE.

Je m'en doutais. J'ai respecté vos illusions, ma mère, mais j'étais parfaitement convaincu que ce procès était insoutenable. Aussi, depuis longtemps, suis-je préparé à sa perte. Je ne la redoutais que pour ma sœur, dont la dot était en jeu. Mais il y a un moyen très simple d'arranger les choses. Vous lui donnerez la part que vous me réserviez dans votre fortune. Et quant à moi, soyez sans inquiétude, je me tirerai d'affaire tout seul.

LA MARQUISE, avec attendrissement.

Cher enfant!

OCTAVE.

Cela est tout simple.

LA MARQUISE (2).

Viens, que je t'embrasse!

OCTAVE (3).

J'aime ma sœur et je ferai tout pour qu'elle soit heureuse (4). Mais pendant que nous sommes en train de parler de choses tristes, (A Bachelin qui est resté à l'écart.) venez donc, Bachelin (5)... Est-ce qu'à votre avis le silence de notre cousin de Bligny ne se rattache pas à ce procès perdu?

LA MARQUISE, avec inquiétude.

Tu te trompes, mon enfant, et le duc...

OCTAVE, souriant.

Oh! ne craignez rien, ma mère. Si Gaston hésitait à tenir ses engagements, maintenant que mademoiselle de Beaulieu est pauvre, nous ne sommes pas gens, je crois, à l'aller prendre au collet. Et j'estime, en ce cas, que, si le duc de Bligny n'épouse pas ma sœur, ce sera tant pis pour lui, et tant mieux pour elle.

LA MARQUISE.

Bien.

BACHELIN.

Très bien, monsieur le marquis. Si mademoiselle de

Beaulieu n'est plus assez riche pour tenter un coureur de dot, elle est assez parfaite pour séduire un homme de cœur...

LA MARQUISE.

Plus un mot!... La voici (6).

SCÈNE V

LES MÊMES, CLAIRE, puis LA BARONNE et LE BARON (1).

CLAIRE.

Ma mère, le baron vient d'arriver.

LE BARON.

Ma chère tante... (Il s'incline devant elle.) Bonjour, Octave (2).

LA MARQUISE.

Vous avez fait bon voyage, mon neveu?

LE BARON.

Excellent... un peu chaud... mais excellent (3).

LA BARONNE.

Vous avez fait toutes mes commissions?

LE BARON.

Toutes, chère amie.

LA BARONNE.

Les chapeaux?...

LE BARON.

Dans la grande caisse noire.

LA BARONNE.

Les quatre malles?

LE BARON.

Le breack plie sous le faix. (A Octave.) Trois cents kilos d'excédant! Je crois que ma femme transporte clandestinement de l'artillerie.

LA BARONNE, vivement.

Et le sac à bijoux?

LE BARON.

Il ne m'a pas quitté... J'en répondais sur ma tête.

LA BARONNE, elle prend le sac que le baron tenait dans la main droite.

C'est bien! Je suis contente, baisez ma main.

LE BARON.

Avec plaisir.

LA BARONNE, bas.

Avez-vous des renseignements?

LE BARON, de même.

J'en suis bourré... Éloignez Claire et Octave.

LA BARONNE (4).

Claire, viens-tu m'aider à ouvrir mes caisses?

CLAIRE.

Volontiers (5).

LA BARONNE, à Octave.

Tenez, vous, portez ça, et avec respect (6)!... Ce sont les diamants de la couronne. (A la marquise.) Mon mari sait du nouveau (7).

Octave, la baronne et Claire sortent.

SCÈNE VI

LA MARQUISE, BACHELIN, LE BARON.

BACHELIN, faisant un mouvement pour sortir (1).

Madame la marquise, je vais...

LA MARQUISE.

Restez, Bachelin (2)... Vous êtes de la famille... (Elle s'assied.) Eh bien! mon neveu, parlez, ne me ménagez pas... Je sais déjà que le duc de Bligny est à Paris depuis six semaines.

LE BARON, avec amertume (2).

Ah! vraiment, marquise, vous savez tout cela? Et savez-vous aussi qu'il est en train de se marier?

LA MARQUISE, avec stupeur (3).

De se marier!

LE BARON.

Oui, ma chère tante. Pardonnez-moi la rudesse de ma franchise, mais, en pareille matière, je pense qu'il faut aller droit au but.

LA MARQUISE, lentement (5).

De se marier!

LE BARON.

Le duc a fait tous ses efforts pour que la nouvelle ne s'ébruitât pas. Mais le futur beau-père, qui est, paraît-il, un bourgeois tout ce qu'il y a de plus vulgaire, est moins discret. Il exulte, le brave homme! Sa fille! Pensez donc! Sa fille duchesse (6)! Imaginez-vous que le duc, à peine arrivé de Saint-Pétersbourg, s'est engagé dans une fort grosse partie de baccara, qui se poursuivait au cercle depuis quelque temps. Très en déveine, il fut bientôt au bout de ses ressources, qui étaient fort maigres. Il eut recours à la caisse du cercle, et continua à jouer dans de telles proportions qu'au bout d'une seule semaine ses différences se montèrent à deux cent cinquante mille francs. Une guigne noire! Il avait complètement perdu la tête, taillait comme un sourd et pontait comme un aveugle. En deux nuits il regagna tout, puis reperdit cent mille francs, et enfin resta avec une culotte définitive de deux cent mille francs.

BACHELIN.

C'était de l'étoffe chère!

LE BARON.

Très chère! D'autant plus que Gaston n'avait pas le premier sou pour payer. La situation était critique. Mon Dieu! le duc aurait pu s'adresser à la famille. Il n'y songea pas, ou plutôt il ne le voulut point. C'est alors qu'intervint la Providence, sous la forme du futur beau-

père que Gaston, m'a-t-on dit, n'avait jamais rencontré qu'une seule fois. Celui-ci entra résolûment en matière, et tint à Bligny à peu près ce langage : Monsieur le duc, vous devez deux cent mille francs; il faut que vous vous les procuriez dans la journée, et vous ne vous les procurerez pas! Ces deux cent mille francs, je vous les apporte. J'ai une immense fortune, et je n'ai pas voulu qu'un homme tel que moi, qui donne dix millions de dot à sa fille unique, laissât, pour dix misérables mille louis, compromettre le nom d'une des plus nobles familles de son pays.

BACHELIN.

Prodigieux!

LE BARON (7).

Textuel! vous savez (8)! Le malheureux Bligny fut ébloui : il lui sembla qu'il était en face d'un homme tout en or. La caisse de son bienfaiteur inattendu était ouverte. Il y mit le petit doigt, la main suivit et, comme dans un engrenage, tout y a passé, l'honneur avec!

La marquise reste un instant silencieuse, porte son mouchoir à ses yeux et sanglote, le baron va près d'elle avec Bachelin, et cherche à la calmer.

BACHELIN (9).

Madame la marquise!

LA MARQUISE.

Laissez! Cela me soulage! Ce coup m'atteint si rudement!... J'ai tant aimé Gaston... Je l'ai si soigneusement élevé!... J'ai été une seconde mère pour lui... Et voilà comment il m'en récompense! Oh! l'ingrat!... l'ingrat!

LE BARON (10).

Ma chère tante!

LA MARQUISE, se calmant (11).

C'est fini (12). (Elle se lève, puis, avec fermeté.) L'important c'est que nous prenions de grands ménagements vis-à-vis de Claire. Vous la connaissez : elle est fière, emportée (13). Son père était ainsi : cœur d'or, mais tête de fer. Elle parlait encore de Gaston tout à l'heure. Elle va être frappée en pleine sécurité!

LE BARON.

Ma chère tante, ne croyez-vous pas qu'une démarche faite auprès de Bligny?... Il a été entraîné... Il serait peut-être possible de le ramener... Et si vous y consentiez, je serais, moi, tout entier à votre disposition.

LA MARQUISE.

Non, nous ne sommes pas de ceux qui s'humilient et qui implorent. Notre position, pour triste qu'elle soit, est nette et digne. Il ne me plairait point de la changer.

LE BARON.

Advienne donc que pourra! Le beau rôle est de votre côté. Et si vous avez l'occasion de verser quelques larmes en cachette, du moins vous n'aurez à rougir devant personne (14). Je n'en dirais pas autant de Bligny (15).

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

UN DOMESTIQUE (1).

Monsieur et mademoiselle Derblay demandent si madame la marquise reçoit.

LA MARQUISE.

Oh! en ce moment (2)!... (Bachelin lui fait un geste de prière.) Eh bien, soit!... (Au domestique.) Recevez (3).

LE BARON (4).

Ma chère tante, je ne suis vraiment pas présentable. J'ai encore, sur moi, toute la poussière de la route.

LA MARQUISE.

Allez, mon ami, et, je vous prie, prévenez Claire et Octave (5).

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PHILIPPE, SUZANNE.

LE DOMESTIQUE (1).

Monsieur et mademoiselle Derblay.

PHILIPPE (2).

Madame la marquise... (Il s'arrête, troublé.) Je vous demande la permission de vous présenter ma sœur Suzanne.

LA MARQUISE.

Mon fils m'avait annoncé la visite de mademoiselle Derblay... Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu me l'amener (3). (A Suzanne.) Mes cheveux gris ne vous font pas peur? Alors, venez que je vous embrasse, ma chère enfant!

SUZANNE (4).

De grand cœur, madame.

PHILIPPE (5).

Je ne sais comment vous remercier, madame la marquise, de l'accueil si bienveillant que vous faites à ma sœur. C'est une enfant qui a besoin de leçons et de conseils. Elle ne saurait les trouver meilleurs qu'auprès de vous, si vous voulez bien lui faire la faveur de vous intéresser à elle...

LA MARQUISE, à Philippe.

Elle est charmante. Venez, mon enfant! (Elle monte avec Suzanne vers le fond.) Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes sortie de votre couvent (6)?...

Elle sort sur la terrasse avec Suzanne.

BACHELIN.

Eh bien, mon cher ami, mademoiselle Claire n'est pas là... Vous voilà tout désorienté, hein?

PHILIPPE.

C'est un état singulier que le mien... Depuis quinze

jours, chaque fois que je viens ici, le cœur me bat à la pensée de me trouver en présence de mademoiselle de Beaulieu, et cependant je serais désolé s'il m'arrivait de ne pas la voir... Elle me trouble, elle me fait peur; devant elle, je deviens un véritable enfant.

BACHELIN, souriant.

Vous l'aimez!

PHILIPPE.

C'est une grande folie! Comment moi, homme de travail, éloigné du monde, ai-je pu penser à cette jeune fille, si belle, si fière, et, par cela même, peut-être, plus séduisante? Je l'ai aperçue, grave, réfléchie, un peu inquiète sans doute de voir son fiancé éloigné d'elle. Et malgré moi, sans y prendre garde, je me suis mis à l'aimer. J'ai oublié la distance qui la sépare de moi, je n'ai plus vu la différence de nos origines. La voix de la raison, les conseils de l'expérience, (Assentiment de Bachelin.) je n'ai rien écouté. Et maintenant c'est fini, je ne m'appartiens plus, je suis tout entier à cette passion, qui me fait éprouver une joie profonde, une ivresse délicieuse, qui me donne tout, enfin, excepté l'espérance. (Bachelin fait un mouvement.) Car là s'arrête ma folie, et je n'espère pas, je vous en donne ma parole.

BACHELIN.

Et pourquoi donc?

PHILIPPE.

Parce que je sais qu'il ne suffit pas de désirer pour obtenir. Parce que mademoiselle de Beaulieu ne m'a jamais fait l'honneur de s'apercevoir que j'existe. Parce qu'enfin elle est noble, riche, fiancée à son cousin, et sera duchesse (7).

BACHELIN.

Vraiment! (8) Eh bien! si je vous disais, moi, que mademoiselle de Beaulieu n'est plus riche, ne sera probablement pas duchesse, et que jamais un honnête homme tel que vous n'a eu autant de chance d'être agréé par elle?

PHILIPPE, ému.

Ah! prenez garde! Ne prononcez pas de telles paroles légèrement.

BACHELIN.

Est-ce mon habitude [9]? En ce moment, je trahis délibérément le secret professionnel. Mais c'est dans votre intérêt à tous... Mademoiselle de Beaulieu est ruinée, et elle l'ignore. Le duc de Bligny la délaisse, et elle ne s'en doute pas davantage.

PHILIPPE.

Ruinée et abandonnée! Eh! qu'a-t-elle besoin d'une fortune? Le seul bien qu'il faille attendre d'elle, n'est-ce pas elle?

BACHELIN.

Oui, certes, et c'est sous cet aspect de désintéressement que je vous ai montré.

PHILIPPE.

Oh! dites-le à madame de Beaulieu... Dites-le à mademoiselle Claire... Mais non, ne dites rien!... Elle est fière et hautaine. L'idée qu'elle pourrait devoir quelque obligation à l'homme qui sera son époux l'éloignerait de moi et elle me repousserait. Prévenez la marquise, faites-lui approuver mes scrupules et, surtout, engagez-moi vis-à-vis d'elle. Oh! je recevrais la main de mademoiselle de Beaulieu à genoux! Mais je veux qu'elle se croie encore riche, afin qu'elle puisse m'accepter ou me refuser librement. Et dussè-je, en l'épousant, lui assurer tout ce que je possède, ce serait encore elle qui m'aurait fait une grâce.

BACHELIN.

Là! là! vous courez la poste [10]! Que c'est beau, la jeunesse et la passion! Allons d'un train plus raisonnable et attendons tout des événements [11]!... C'est là le secret des plus fins politiques [12].

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA MARQUISE et SUZANNE, par le fond, LA BARONNE, CLAIRE, OCTAVE, LE BARON, par la droite

LA MARQUISE, présentant Octave et Claire à Suzanne.

Ma chère enfant... mon fils, le marquis de Beaulieu... ma fille Claire.

CLAIRE (2).

Soyez la très bienvenue, mademoiselle (3).

SUZANNE.

Avant de vous avoir vue, mademoiselle, mon frère m'avait appris à vous admirer. Maintenant que je vous connais, je sens qu'il me sera facile de vous aimer.

CLAIRE.

Et moi, mademoiselle, je vous aime déjà.

OCTAVE (4).

Mon cher monsieur Derblay, nous avons ici quelqu'un qui, sur la question industrielle, pourra vous tenir tête (5): c'est mon cousin, (Présentant le baron qui descend.) M. le baron de Préfont, un savant.

LE BARON.

Dites un homme d'études, mon cher Octave.

PHILIPPE.

Ce n'est pas la première fois que j'entends prononcer le nom de M. de Préfont.

OCTAVE, gaîment.

Ah! baron! vous le voyez, votre nom a pénétré jusque dans nos montagnes... C'est la célébrité, ça, mon ami.

LE BARON, modeste.

Pour m'avoir découvert, il faut que monsieur soit vraiment un chercheur.

PHILIPPE.

Mais, je vous demande pardon, j'ai lu votre mémoire adressé à l'Académie des sciences.

LE BARON, ravi.

Ah! vraiment (6)! Votre établissement, m'a-t-on dit, est très important... Vous occupez beaucoup d'ouvriers?

PHILIPPE.

Deux mille.

LE BARON.

C'est admirable! Et combien de hauts fourneaux?

PHILIPPE.

Dix, qui n'éteignent jamais leurs feux.

LE BARON.

Vous avez un laboratoire? Vous êtes chimiste? Parfait. Vous êtes un homme charmant (7)! Nous allons faire des expériences, cher monsieur, c'est une bonne fortune pour moi de vous avoir rencontré.

Il prend Philippe par le bras et remonte au fond vers la terrasse, Bachelin va les rejoindre. Ils restent tous les trois en vue du public.

LA BARONNE (8).

Ah ça! qu'a donc mon mari?

OCTAVE (9).

Il a, ma chère cousine, qu'il est parti sur son dada favori, prenant en croupe M. Derblay.

LA BARONNE (10).

Eh bien! ils vont aller loin, comme ça, si on n'arrête pas le baron...

OCTAVE.

Et pourquoi l'arrêterait-on? Je trouve excellente cette fraternisation de M. Derblay et de Préfont (11). L'un, descendant des preux, incarne dix siècles de grandeur guerrière, l'autre, fils d'industriel, représente un siècle unique, celui qui a produit la vapeur, le gaz et l'électricité. Ils vont l'un à l'autre, apprécient leur valeur et, en un instant, nous montrent l'accord de ce qui fait un pays grand entre tous : la gloire dans le passé et le progrès dans le présent.

LA BARONNE, gaîment.

Octave, mon cher, on voit que vous êtes avocat ; vous parlez bien (12). Mais, pour le fils de votre père, je vous trouve un peu démocrate.

OCTAVE.

Eh ! cousine, la démocratie nous envahit. Tâchons de créer une aristocratie dans la démocratie même. Fondons, si nous pouvons, l'aristocratie du talent, la seule qui soit digne de succéder à l'aristocratie de naissance.

LA BARONNE.

Le hasard vous a donné l'une, vous prétendez conquérir l'autre (13)?... Vous n'êtes qu'un petit présomptueux (14). Tâchez de conserver ce que vous avez, mon pauvre garçon, et n'ouvrez pas, vous-même, la porte aux réformateurs (15).

LE BARON, sur la terrasse.

Une voiture vient de s'arrêter devant la grille.

LA MARQUISE (16).

Ce sont nos voisins, les Lavardens, probablement... C'est leur jour.

Un domestique entre par la porte pan coupé gauche, apporte une carte sur un plateau à la marquise et remonte au fond, à droite de la porte.

LA MARQUISE, prend son lorgnon.

Monsieur et mademoiselle Moulinet (17).

LA BARONNE.

Voilà qui est un peu fort !

LA MARQUISE.

Que nous veulent ces gens-là?

BACHELIN (18).

Mon Dieu, madame la marquise, il est probable que monsieur et mademoiselle Moulinet, étant nouvellement installés dans le pays, ont jugé convenable de faire quelques visites de bon voisinage.

LA BARONNE.

Je suppose, ma tante, que vous n'allez pas vous prêter aux familiarités de la famille Moulinet.

LE BARON, doucement (19).

Je pense, chère amie, que votre tante n'a pas besoin qu'on lui donne des conseils (20).

LA MARQUISE.

Voilà une situation embarrassante.

CLAIRE (21).

Mon Dieu, ma mère, il me paraît difficile de fermer notre porte. De la voiture, on a pu nous voir sur la terrasse. Faire dire tout simplement que vous ne recevez pas, ce serait répondre par une impolitesse à un procédé, en somme, courtois. Est-ce digne de nous? Il faut recevoir, et, une fois la visite subie, s'en tenir là.

LA MARQUISE.

Oui, mon enfant, tu as raison, et c'est ainsi qu'il faut faire Dis qu'on reçoive (22).

LA BARONNE, à Octave.

Octave (23)!... Eh bien! La voilà qui arrive, l'aristocratie de l'intelligence! M. Moulinet en est un des plus beaux représentants (24).

SCÈNE X

LES MÊMES, MOULINET, ATHÉNAIS.

LE DOMESTIQUE (1).

Monsieur et mademoiselle Moulinet.

ATHÉNAÏS (2), avec vivacité, prenant les mains de Claire.

Ah! ma chère, que je suis heureuse de te voir!

CLAIRE, conduisant Athénaïs à la marquise et la présentant.

Ma mère...

ATHÉNAÏS ([3]), à la marquise.

C'est une bien grande joie pour moi, madame la marquise, de me trouver rapprochée de mademoiselle de Beaulieu. Depuis que je la connais, et il y a déjà longtemps, (Avec un sourire affectueux.) l'imiter en tout a été ma règle de conduite. Et je crois qu'il m'eût été difficile de trouver un plus parfait modèle ([4]).

CLAIRE, avec tranquillité.

M'imiter seulement? Tu es trop modeste ([5])!

LA BARONNE, à part.

Et c'est bien la première fois que cela t'arrive!

ATHÉNAÏS, allant à la baronne ([6]).

Et cette chère Sophie aussi! Quelle bonne inspiration j'ai eue en venant!

MOULINET, approchant ([7]).

Mademoiselle de Beaulieu et madame la baronne ont été les condisciples de ma fille au Sacré-Cœur. Je me suis toujours applaudi, et aujourd'hui plus que jamais, d'avoir mis Athénaïs dans cet établissement, qui est, sans conteste, le meilleur de Paris... Les jeunes personnes y reçoivent une éducation de premier ordre, et s'y font des relations très avantageuses.

LA MARQUISE, avec un sourire.

Je m'en aperçois.

MOULINET.

Quant à moi, je suis bien ému, madame la marquise, de la faveur que vous me faites, en m'admettant à vous offrir mes hommages... Je vous les devais à plusieurs titres, d'abord comme nouvel arrivant dans ce pays, où j'ai acheté une terre...

La marquise et Bachelin échangent un regard.

MOULINET, appuyant.

Une terre très importante... La Varenne aux d'Estrelles... Je n'y tenais pas, mais ma fille, qui est fort entendue,

m'a fait comprendre que, dans une grande fortune comme la mienne, il faut de la terre...

ATHÉNAÏS, gênée.

Mon père!

MOULINET, à sa fille, bas.

Laisse donc!... (Haut.) Et puis, je tiens à vous le dire, madame la marquise, comme opinions, je suis libéral, mais comme relations, je ne comprends que l'aristocratie!

LA MARQUISE.

Croyez, monsieur, que je suis très touchée des sentiments que vous m'exprimez avec cette simplicité pleine de rondeur...

MOULINET, à sa fille, bas.

Tu vois!

LA MARQUISE.

Ils sont dignes d'un homme arrivé à la position que vous avez su vous faire par votre intelligence.

MOULINET, avec abandon.

Voilà comme je suis! Et si mon caractère vous va, madame la marquise, je crois que nous pourrons trouver quelque agrément à voisiner.

LA BARONNE, à part.

Mais, c'est un monstre que cet homme!

MOULINET.

Vous connaissez sans doute La Varenne? Vous savez que le château est historique? J'y habite la chambre dans laquelle l'empereur Charles-Quint a couché, à ce qu'on prétend. Oui, madame la marquise, je couche dans un lit impérial! Et je n'en suis pas plus fier pour ça.

ATHÉNAÏS, ne pouvant se contenir.

Mon père!

MOULINET, à voix basse, à Athénaïs.

Laisse donc... ça va très bien!

ATHÉNAÏS.

Demande donc à madame la marquise de nous montrer

la terrasse du château. La vue, m'a-t-on dit, y est merveilleuse.

Elle remonte vers le fond.

LA MARQUISE, à part.

Elle rompt les chiens!

LA MARQUISE.

Mais, volontiers (8)

MOULINET, sortant (9).

La vue à La Varenne, est exceptionnelle, madame la marquise, si vous me faites l'honneur de venir chez moi, nous pourrons comparer.

SCÈNE XI

CLAIRE, ATHÉNAIS (1).

ATHÉNAÏS, arrêtant Claire sur le seuil de la porte.

Restons, veux-tu?

CLAIRE.

Tu as à me parler?

ATHÉNAÏS (2).

Oui. Tu ne peux te douter du plaisir que j'ai à me trouver librement près de toi. Depuis deux ans que nous nous sommes quittées, j'ai beaucoup réfléchi et j'ai beaucoup vu. Il m'est venu un peu d'expérience, et mes sentiments se sont singulièrement modifiés. Ainsi, autrefois, nous n'étions pas précisément bonnes amies.

CLAIRE.

Mais...

ATHÉNAÏS, gaîment.

Oh! ne dis pas le contraire! je ne t'aimais pas! Je puis l'avouer maintenant, j'étais jalouse de toi, et mon rêve était d'arriver à t'égaler.

CLAIRE.

M'égaler! Grand Dieu! Moi qui suis si peu de chose! Mais tu me dépasses! Beauté, élégance, luxe, tu as tout.

ATHÉNAÏS.

Tout! c'est vrai, excepté un nom!

CLAIRE.

Eh bien! mais un nom, par le temps qui court, cela s'achète. Il y en a à tous les prix : des petits, des moyens et des grands. En conscience, si tu tiens à la noblesse, tu feras bien de t'offrir tout ce qu'il y a de mieux. Tes moyens te le permettent (3).

ATHÉNAÏS, réprimant un mouvement de colère.

En effet. Et justement, il est question en ce moment d'un mariage pour moi.

CLAIRE, ironique.

Je te fais mes compliments sincères.

ATHÉNAÏS.

Ce ne sont pas des compliments que j'attends de toi.

CLAIRE.

Et quoi donc?

ATHÉNAÏS.

Un avis.

CLAIRE.

Un avis? Sur quoi?

ATHÉNAÏS.

Sur le choix que je vais faire.

CLAIRE.

En vérité, tu me combles. Me demander un conseil sur tes affaires de famille? Je t'assure que cela va m'embarrasser. Nous nous connaissons si peu! Est-ce que tu ne pourrais pas te passer?...

ATHÉNAÏS.

C'est impossible!

CLAIRE.

Je ne comprends pas (4).

ATHÉNAÏS.

Ecoute-moi attentivement, le sujet en vaut la peine. Le mariage dont il s'agit est un très grand mariage, et qui

dépasse toutes mes espérances. Il serait question pour moi d'une couronne.

CLAIRE.

Royale?

ATHÉNAÏS, gravement.

Non! Ducale seulement... Je serais duchesse!

CLAIRE, frappée.

Duchesse!

Elle reste songeuse.

ATHÉNAÏS.

Tu ne me demandes pas le nom de mon fiancé?

CLAIRE, avec trouble.

Moi? A quoi bon?

ATHÉNAÏS.

Il faut cependant que tu le connaisses, c'est un devoir pour moi de te le dire. Il se nomme le duc de Bligny ([5]). (Claire tressaille de douleur, et, pour ne pas tomber, se retient à la table.) M. de Bligny est ton parent, ton ami d'enfance. On a même parlé de certains projets d'union entre vous. J'avais à cœur de venir à toi, loyalement, de t'avertir et de te consulter.

CLAIRE, d'une voix étouffée.

Me consulter? Sur quoi?

ATHÉNAÏS.

Mais sur la véritable situation du duc vis-à-vis de toi Tu comprends que, s'il était vrai que vous fussiez promis l'un à l'autre, tu aurais pu m'accuser de t'avoir enlevé ton fiancé ([6]). Le duc m'a demandée en mariage, mais moi je ne l'aime pas. C'est à peine si je le connais. Lui ou un autre, que m'importe! Voyons! sois franche ([7])! L'aimes-tu? Mon mariage avec lui te froissera t-il, te déplaira-t-il seulement? Dis un seul mot et, je te le jure, je m'engage à rompre.

CLAIRE, fait un mouvement de joie qu'elle réprime aussitôt

Je te remercie. Mais sois assurée que je ne suis pas une femme qu'on abandonne et qu'on dédaigne. Si le duc était engagé envers moi, ne crois pas qu'il en épouserait

une autre. Non! Quand on est enfants, entre cousins, c'est de règle : la famille vous fiance et vous marie entre deux sourires. Ce sont jeux du premier âge, mais on grandit vite, la raison vient, et les exigences de la vie bouleversent tous ces projets. Le duc a demandé ta main, dis-tu?... Epouse-le. Il eût été vraiment regrettable que vous n'eussiez pas été unis. Vous êtes dignes l'un de l'autre.

ATHÉNAÏS.

Comme tu me rends heureuse! Songe donc, quel rêve! Ta parente, ton égale, cette fois vraiment, et duchesse!

CLAIRE, amèrement.

Tout ce que tu mérites.

ATHÉNAÏS

Laisse-moi t'embrasser. (Elle prend la tête de Claire, qui se retire au contact des lèvres d'Athénaïs.) Sache que tu as en moi une amie sincère et dévouée (8).

CLAIRE.

Tu viens de m'en donner la preuve.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE (1).

Eh bien! Que faites-vous donc là toutes deux, depuis une demi-heure?

ATHÉNAÏS (2).

Nous causions... Mais nous avons fini... Je vais retrouver mon père...

Elle sort par la porte du fond (3).

SCÈNE XIII

CLAIRE, LA BARONNE, puis LA MARQUISE.

CLAIRE, avec éclat (1).

Tu le savais, toi, qu'il allait se marier. Pourquoi ne m'as-tu rien dit?

LA BARONNE.

Claire!

CLAIRE (2).

Trahie! Délaissée! Pour elle! Et vous m'avez laissé l'apprendre de sa bouche (3)! Elle a pu librement me porter un pareil coup! Mais vous étiez donc ses complices? Il n'en est donc pas un seul parmi vous qui m'aime (4)?

LA BARONNE.

Par grâce!... Tu me fais peur... Voyons, ma chérie.

CLAIRE, éclatant en sanglots.

Et lui! lui! Oh! malheureuse que je suis!... Malheureuse!

LA MARQUISE, bouleversée, entrant par le fond.

Oh! mon Dieu! ma pauvre enfant (5)!... Claire!

CLAIRE.

Vous savez, ma mère?...

LA MARQUISE.

Le père, à l'instant, m'a tout appris.

CLAIRE.

Ah! c'est fini! Ma vie est brisée!... Cet abandon pèsera toujours sur moi, et si, après l'humiliation qui m'atteint, j'étais assez folle pour penser à me marier, qui donc voudrait de moi, maintenant?

LA MARQUISE.

Qui?... Mais tu choisiras! Et ici même, M. Derblay accepterait ta main à genoux.

CLAIRE, s'arrêtant au milieu de ses pleurs.

M. Derblay...?

LA MARQUISE.

Oui. Et je ne te parle de lui que pour rassurer ton esprit. Qui pourra t'approcher sans t'aimer? Veux-tu que nous repartions pour Paris? Veux-tu que nous voyagions? Parle, je suis prête à tout ce qui pourra te satisfaire et te consoler. Que décides-tu?

CLAIRE, avec désespoir.

Ah! le sais-je? Je voudrais disparaître en un instant, fuir les autres et moi-même. J'ai tout en haine et en mépris. Hélas! que ne puis-je mourir?

LA MARQUISE.

Claire!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BACHELIN.

BACHELIN, effaré (1).

Madame la marquise, pardonnez-moi, mais ce qui arrive est si surprenant...! M. le duc de Bligny est là!

CLAIRE.

Lui!

Elle se lève vivement.

BACHELIN.

Malgré tout ce que nous avons pu lui dire, il insiste pour vous voir (2).

LA MARQUISE.

Je vais le faire chasser, comme il le mérite.

CLAIRE.

Non, ma mère, il ne faut pas faire chasser le duc de Bligny.

LA MARQUISE.

Comme

CLAIRE, avec énergie.

Pour rien au monde, je ne voudrais qu'il pût croire que j'ai souffert de son abandon. Tout plutôt que sa pitié [3]! Recevez-le, ma mère... (Amèrement.) On peut bien lui ouvrir la porte, puisqu'on ne l'a pas fermée à sa fiancée.

LA MARQUISE.

Mais, mon enfant...

CLAIRE, à Bachelin [4].

Retenez le duc, pendant un instant, et priez M. Derblay de venir me parler.

Bachelin sort par le fond, en passant à droite du canapé.

LA MARQUISE.

M. Derblay?

CLAIRE, avec résolution.

Oui, ma mère.

LA MARQUISE, inquiète.

Mais... Cependant...

CLAIRE.

Vous m'avez dit que je serais libre de disposer de ma vie. Je vous en prie, laissez-moi faire.

SCÈNE XV

CLAIRE, PHILIPPE, LA MARQUISE, LA BARONNE et BACHELIN.

CLAIRE, à Philippe, qui s'avance timide et respectueux [1].

Monsieur, notre vieil ami, M. Bachelin, a dit à ma mère que vous me faisiez l'honneur de désirer ma main. (Philippe s'incline sans parler.) Je vous crois galant homme. Je pense donc que, pour avoir formé de tels projets, vous saviez, comme tous ceux qui m'entourent, et, depuis longtemps déjà peut-être, que le duc de Bligny...

PHILIPPE, avec émotion [2].

Oui, mademoiselle, je le savais. Et croyez bien que,

même en ce moment, s'il dépendait de moi d'assurer votre bonheur, en vous ramenant le duc, je n'hésiterais pas, fût-ce au prix de ma vie.

CLAIRE.

Je vous remercie. Mais tout lien entre le duc et moi est à jamais rompu. Et la preuve la plus certaine que j'en puisse donner, c'est que, si vous avez gardé les mêmes sentiments (3), je suis prête à vous tendre la main (4).

PHILIPPE.

Mademoiselle... (Il prend la main de Claire, et s'incline avec adoration.) Oh! vous me rendez bien heureux!

BACHELIN, au fond.

Le duc!

On entend la voix de Moulinet parlant au duc.

CLAIRE, voyant Philippe hésiter sur ce qu'il doit faire.

Restez, monsieur (5).

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BACHELIN, LE DUC, puis MOULINET.

LE DUC, très ému (1).

Madame la marquise... Claire... Vous voyez mon trouble... mon chagrin... mes regrets! En arrivant à La Varenne, j'ai appris quelle démarche inqualifiable...

MOULINET.

Mais, monsieur le duc...

LE DUC, avec hauteur.

Procédé indigne, et dont je tiens à déclarer, bien haut, que je ne suis pas complice... J'ai pu commettre des fautes (2), agir avec légèreté, avec ingratitude. Mais, avoir autorisé une si outrageante conduite, vis-à-vis des miens, non, cela, sur l'honneur, je ne l'ai pas fait!

MOULINET.

Une simple visite de politesse... Je ne comprends pas.

LE DUC.

Vous ne comprenez pas! C'est là votre seule excuse.

MOULINET.

Si j'ai des torts, mon gendre, je vous prie de me les faire connaître : je suis prêt à les réparer.

LE DUC, avec hauteur.

Assez, monsieur (3)... (A la marquise.) Je vous dois des explications, souffrez que je vous les donne. Claire, je ne sortirai pas d'ici sans que vous m'ayez pardonné.

CLAIRE, s'avançant avec une feinte tranquillité.

Mais, duc (4), vous ne devez pas d'explications, et vous n'avez pas besoin de pardon. Vous vous mariez? Mais vous aviez bien le droit de le faire, il me semble... N'étiez-vous pas libre, comme je l'étais moi-même?

LE DUC, stupéfait.

Claire!

CLAIRE.

Votre fiancée est venue m'annoncer l'heureuse nouvelle; cela est fort bien, et je ne veux pas être en reste avec vous. Monsieur Derblay... (Philippe s'approche (5).) Il faut, messieurs, que je vous présente l'un à l'autre. (A Philippe.) M. le duc de Bligny, mon cousin. (Au duc.) M. Derblay, mon fiancé.

Rideau.

ACTE DEUXIEME

Un petit salon précédant la chambre nuptiale. — A droite et à gauche, porte, pan coupé. — A droite, premier plan, une porte.— Au fond, une cheminée. — A gauche, premier plan, une fenêtre. — De chaque côté de la cheminée, un petit canapé; devant celui de droite, au premier plan droite, une chaise, au premier plan gauche, un fauteuil; au milieu, entre les deux canapés, un pouf.

SCÈNE PREMIÈRE

BRIGITTE, SUZANNE, entrant (1).

Au lever du rideau, Brigitte, agenouillée devant la cheminée, souffle le feu.

BRIGITTE.

Quoi! mademoiselle Suzanne, vous voilà déjà revenue de l'église? Le mariage est-il donc fini?

SUZANNE.

Fini! Tout ce qu'il y a de plus fini! Et j'ai laissé tout le monde avec notre cher curé, pour venir donner ici mon dernier coup d'œil. Nous avons une nouvelle maîtresse de maison, Brigitte! Il faut qu'elle se plaise chez elle (2).

BRIGITTE.

Eh! mon Dieu, comment ne s'y plairait-elle point, du moment qu'elle y sera avec notre Philippe? Et puis, si l'oiseau est joli, la cage est assez belle.

SUZANNE.

A peine assez (3).

BRIGITTE.

M'est avis, mademoiselle, que notre future dame est un peu bizarre d'esprit, hein (4)! Cette idée de se marier le soir, à minuit, comme en cachette...

SUZANNE.

Il parait que cela se fait maintenant, dans le grand monde. Mais, ce feu ne va pas (5)...

BRIGITTE.

Il va aller. M. Philippe marié!... Et quand on pense, mademoiselle, que dans un an ou deux ce sera votre tour de tout mettre sens dessus dessous à la maison...

SUZANNE, rougissant (6).

Il n'en est pas question, Brigitte, heureusement.

BRIGITTE.

Heureusement (7)? Dites donc, mademoiselle, quel est donc ce gentil monsieur à qui vous donniez le bras au départ et qui avait l'air si attentionné pour vous?...

SUZANNE.

C'est M. Octave de Beaulieu... le frère de mademoiselle Claire.

BRIGITTE, gaîment.

Eh! eh! voilà un garçon d'honneur qui a joliment l'air de respirer nos fleurs d'oranger.

SUZANNE, se détournant.

Allons, ma chère, tu ne sais pas ce que tu dis.

BRIGITTE.

Voici une voiture qui entre dans la cour.

Elle court à la porte

SUZANNE (8).

Ce sont déjà nos invités qui reviennent?

BRIGITTE.

Ma foi, pas encore... Je ne vois que votre garçon d'honneur. Il n'a pas été long à vous rattraper.

SCÈNE II

LES MÊMES, OCTAVE [1].

BRIGITTE.

Entrez, monsieur, entrez, vous êtes le bienvenu ici.

Elle sort.

SUZANNE.

Excusez la familiarité de Brigitte, monsieur le marquis. C'est elle qui nous a élevés, mon frère et moi, et la maison, elle la considère un peu comme la sienne.

OCTAVE.

Son bon accueil m'est précieux, s'il est l'expression de la pensée de ses maîtres.

SUZANNE.

Comment pourrait-il en être autrement? N'êtes-vous pas le frère de mon frère?...

OCTAVE.

C'est vrai, presque le vôtre... Eh bien! voulez-vous me faire un plaisir?...

SUZANNE.

Lequel?...

OCTAVE.

Ne m'appelez plus solennellement M. le marquis, comme vous le faites, et traitez-moi en bon camarade.

SUZANNE.

C'est chose promise.

OCTAVE.

Maintenant que nous voilà dégagés du cérémonial de ce mariage, je pense que nous allons nous dérider un peu.

SUZANNE

Ah! bien volontiers! Philippe est un peu grave pour moi...

OCTAVE.

Vous êtes habituée à le regarder plutôt comme un père...

SUZANNE.

Oui, comme le père le plus tendre. Si vous saviez comme il a été bon pour moi... que de soins délicats et de douces attentions il a eus, quand j'étais toute petite... que de nuits il a passées à travailler pour moi... pour moi, toujours!... car j'ai été un embarras dans sa vie.

OCTAVE.

Vous?

SUZANNE.

Il était ingénieur des mines et la carrière s'ouvrait superbe devant lui. Mais, sans une hésitation, il a tout quitté et s'est lancé dans l'industrie, pour remettre à flot l'usine de notre père et me gagner une fortune. Je ne suis rien que par lui, je lui dois tout. Aussi, je l'aime profondément, et je souhaite, de tout mon cœur, qu'il soit heureux, comme il mérite de l'être.

OCTAVE.

J'envie ce qu'il a pu faire pour vous. C'est un sentiment si doux que celui de la protection! J'aurais été heureux d'avoir une sœur douce, frêle, à aimer et à défendre. Quelle protection voulez-vous que j'exerce vis-à-vis de Claire? C'est elle plutôt qui me protégerait. Un caractère, ma sœur!...

SUZANNE.

C'est ce que j'ai cru voir. Mais elle aimera Philippe. Il est si bon! Vous n'avez pas encore pu l'apprécier complètement à sa juste valeur. Le mariage s'est fait si vite!

OCTAVE, riant.

Je crois bien... Un mariage à heure fixe, réglé comme l'échéance d'une traite (²). Il ne fallait pas se laisser faire un protêt!

SCÈNE III

LES MÊMES, LA BARONNE, LE BARON, MOULINET.

LA BARONNE (1), entrant comme un coup de vent.

Il y a du feu ici? Quel bonheur! Ce retour au travers de ce parc tout noir, le long de cette pièce d'eau éclairée par la lune... Oh! mes amis, je suis gelée...

MOULINET, sur le seuil de la porte.

Je ne suis pas indiscret?

LE BARON.

Entrez donc, monsieur Moulinet.

MOULINET (2).

Ma fille est restée en bas avec la mariée, et je ne sais pas ce que le duc de Bligny est devenu (3).

LA BARONNE.

Oh! vous le retrouverez, n'ayez pas peur.

MOULINET.

Et sans vous, monsieur le baron, qui êtes ma providence, je ne saurais à qui parler, j'aurais l'air d'un intrus.

Il va à la baronne et cause avec elle; il s'assied sur le pouf devant la cheminée.

OCTAVE, à part.

Eh bien, mais c'est assez ça (4)! (Au baron.) Il paraît que vous êtes du dernier bien avec le futur papa beau-père.

LE BARON.

Il m'adore, cet homme, il ne veut pas me quitter, il s'attache à moi... Il est finaud, allez, avec son air niais.

OCTAVE.

La preuve, c'est qu'il est ici.

LE BARON.

Ah! le duc y est bien.

OCTAVE.

On avait hésité à l'inviter... C'est M. Derblay lui-même qui a maintenu l'invitation.

LE BARON.

C'est d'un homme d'esprit. Quant à M. Moulinet, maître Bachelin donnait tout à l'heure sur les projets qu'il a caressés, en s'installant dans ce pays, des détails bien curieux.

OCTAVE.

Lesquels?

LE BARON.

Attendez, vous allez voir (5)... (il va à Moulinet.) Eh bien, monsieur Moulinet, il paraît que vous dotez l'arrondissement d'un journal?

MOULINET, se retournant.

Ah! on vous a parlé... monsieur le baron... La France du Jura... Oui, il m'a semblé qu'il était de mon devoir de consacrer une partie de ma fortune à éclairer mes concitoyens.

LE BARON, à part.

Ou à les aveugler... (Haut.) Mais c'est la première assise d'une candidature, ça, monsieur Moulinet.

MOULINET.

Mon Dieu, monsieur le baron, peut-être. Le député de ma circonscription...

OCTAVE.

Le sympathique et silencieux Maréchal...

MOULINET.

Oh! Il est bien malade.

LE BARON.

Et vous vous préparez à le remplacer. Quelle ligne suivrez-vous dans votre journal?...

MOULINET.

C'est très délicat... Moi, je suis un homme conciliant... Je voudrais ne me brouiller avec personne.

LE BARON.

Et vous faire soutenir par tout le monde.

MOULINET.

Voilà!... Ainsi, pour bien affirmer mes principes, j'ai donné au conseil municipal de la Varenne de l'argent pour bâtir une école laïque, et au curé la somme nécessaire pour restaurer son église.

LA BARONNE.

Comme ça, chacun sera content.

MOULINET.

Et j'ai choisi pour La France du Jura une bonne petite opinion moyenne... flottant entre la gauche et la droite.

LE BARON.

Je vois ça d'ici... quelque chose comme les paroles de la Marseillaise, sur l'air de la Reine Hortense!

LA BARONNE.

C'est très fort ça, monsieur Moulinet.

MOULINET.

C'est pratique, je crois. Entre les partis extrêmes, il y a une masse timide qu'il faut grouper autour de soi... Elle ne sait pas ce qu'elle veut : il faut le lui apprendre.

LE BARON.

De mieux en mieux... Vous faites appel à tous les imbéciles (6)? Vous aurez la majorité!

MOULINET, riant (7).

Je l'espère bien. (Voyant entrer le duc.) Ah! voici mon gendre (8).

SCÈNE IV

Les Mêmes, LE DUC (1).

Suzanne, la baronne, Octave, groupés près de la cheminée.

OCTAVE.

Vous venez du salon, duc... Est-ce que tout le monde est arrivé?

LE DUC.

Depuis un instant (2).

SUZANNE.

Je vais rejoindre mon frère.

OCTAVE.

Je vous accompagne.

Ils sortent par la porte, premier plan droite.

LA BARONNE (3).

Ils sont gentils, tous les deux.

SCÈNE V

LA BARONNE, MOULINET, LE BARON, LE DUC.

LE DUC (1).

Ma foi, j'étais en bas avec toute la famille : on a commencé à se féliciter, à s'embrasser. J'ai jugé que j'étais de trop, et, de salons en galeries, je suis arrivé jusqu'ici.

LA BARONNE.

Savez-vous où vous êtes? Dans le petit salon qui précède la chambre nuptiale.

LE DUC, avec un calme affecté.

Ah! c'est assez original (2).

LA BARONNE.

Vous avez l'air mélancolique, Bligny.

LE DUC.

C'est que je pense qu'avant peu je serai aussi ennuyé que les deux époux doivent l'être aujourd'hui.

MOULINET, froissé.

Monsieur le duc!...

LE BARON.

Ma foi, écoutez, je me souviens que la journée de mon mariage m'a paru bien désagréable.

LA BARONNE, au baron.

Merci!...

MOULINET, à la baronne, d'un air fin.

M. le baron a dit : La journée!... (Il rit.) De mon temps on appelait ce jour-là le plus beau de la vie! Il est vrai qu'alors on se mariait gaîment, tandis qu'aujourd'hui on se marie à minuit, dans une église sépulcrale, où le froid vous tombe sur les épaules comme un manteau de plomb (3). Je ne comprends pas du tout les mariages de cette façon-là! Ainsi, dans trois semaines, je conduis ma fille à l'autel : la cérémonie aura lieu à la Madeleine... J'ai commandé une messe en musique, tout ce qu'il y a de plus cher... des chœurs et des solos...

LE DUC.

Soli...

MOULINET.

Solos, soli, ça m'est égal (4)! Enfin des chants, exécutés par des artistes de l'Opéra, tout ce qu'il y a de mieux! Dans l'église, des fleurs partout... sur les marches, une rangée d'arbres verts, et un tapis d'Aubusson qui descendra sur le boulevard.

LE BARON, à part.

Jusque dans le bureau des omnibus.

MOULINET.

Voilà une vraie messe de mariage (5)!... Mais la cérémonie de ce soir... C'était sinistre... Cette obscurité, cette

mariée qui, sous ses voiles blancs, avait l'air d'un spectre, ces assistants qui semblaient des ombres. . Brrou (6)!...

LA BARONNE, au duc.

J'avoue que les orgues me produisent un effet terrible... Quand elles se sont mises à chanter (7), des larmes me sont venues aux yeux. Une tristesse immense s'est emparée de moi, accompagnée de pressentiments...

LE BARON.

Oh!... vous êtes trop impressionnable.

LA BARONNE, de même.

Sans mon flacon anglais, je me trouvais mal.

MOULINET, au duc.

Et puis, je vous ferai encore remarquer, sans vouloir offenser personne, qu'il n'y a pas, pour les gens de la noce, le moindre souper.

LE DUC, sévèrement.

Monsieur Moulinet (8)!...

MOULINET.

Chez nous autres bourgeois, une noce comme celle-là s'appelle une noce sèche. Pour votre mariage, il y aura un dîner, vous verrez ça!... Cent couverts à quatre-vingts francs par tête. Et quand on s'en ira, on n'aura pas, comme aujourd'hui, l'estomac dans les talons

LE DUC.

Monsieur Moulinet, vous parlez trop. Dans notre intérêt à tous, soyez, je vous prie, moins expansif.

MOULINET.

Mais, mon gendre...

LE DUC, sèchement.

D'abord, je ne suis pas encore votre gendre.

MOULINET.

Oh! vous avez ma parole...

LE DUC.

Et quand je le serai, ne m'appelez pas ainsi. Si c'est possible même, ne m'appelez pas du tout (9).

MOULINET, vexé.

Monsieur le duc ! (A part.) On aura beau faire des révolutions, nous ne serons jamais les égaux de ces gens-là...

SCÈNE VI

LES MÊMES, ATHÉNAIS, OCTAVE, LA MARQUISE, BACHELIN, CLAIRE, SUZANNE.

ATHÉNAÏS (1).

Je vous annonce la mariée. (Elle va à Moulinet, avant-scène droite.) Nous allons partir dans un instant.

MOULINET.

Je vais donner des ordres (2).

Claire en costume de mariée, un voile sur la tête, entre au bras de son frère, suivie de Suzanne, de la marquise et de Bachelin.

LE BARON.

Où est donc M. Derblay?

OCTAVE.

Il met nos amis en voiture.

Bachelin descend avant-scène droite.

LA MARQUISE, à Claire.

Comment te sens-tu, mon enfant?

CLAIRE

Très bien (3)...

Elle s'assied sur son fauteuil, et Suzanne lui enlève son voile et sa couronne.

LA MARQUISE, allant à Bachelin (4).

Avez-vous fait ma commission (5)?...

BACHELIN.

Oui, madame la marquise. Suivant vos instructions j'ai

dit à M. Philippe que, le mariage étant conclu, il vous paraissait juste de faire connaître à madame Derblay sa véritable situation de fortune, et de lui apprendre, à la fois, sa ruine et le désintéressement de son mari. Mais je dois vous dire que j'ai trouvé M. Philippe très opposé à cette révélation (6). Il ne veut pas que sa jeune femme, en mettant le pied dans sa maison, puisse croire qu'elle y entre en quelque sorte amoindrie (7)... Et il m'a chargé de vous prier de renoncer à votre projet.

LA MARQUISE.

En toutes circonstances, il m'étonne, je vous l'avoue. Il a une largeur de vue, une élévation de caractère surprenantes. C'est vraiment un homme extraordinaire.

BACHELIN.

C'est ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, madame la marquise, quand je vous ai parlé de lui pour la première fois.

LA MARQUISE.

Oui. C'est un véritable gentilhomme ! Nous avons eu la main heureuse (8). Espérons que ma fille saura, comme nous, apprécier son mari (9) !... Elle est bien pâle, Bachelin !...

LE DUC, s'approchant de Claire (10).

Claire, soyez bonne : dites-moi que vous me pardonnez (11).

CLAIRE, regardant hardiment le duc.

J'ai tout oublié. J'aime mon mari.

LE DUC, avec un sourire.

Je souhaite qu'en parlant ainsi vous soyez sincère.

CLAIRE.

Adieu, duc (12) !...

LE DUC.

Au revoir, Claire (13) !

LE BARON.

Eh bien, duc, vous partez?...

LE DUC, avec fermeté.

Oui. Je n'ai plus rien à faire ici. C'est le tour du mari.

LE BARON.

Eh! eh! vous paraissez n'être pas sans quelque amertume. En voyant Claire mariée, avouez que vous avez des regrets.

LE DUC.

Des regrets? Est-ce moi qui en ai?...

LE BARON.

Mon cher, voilà une réponse prétentieuse... Mais puisque vous vous croyez un tel vainqueur, avez-vous regardé M. Derblay? Eh bien, dites-moi s'il a l'encolure d'un mari à qui on prend sa femme (14)?...

LE DUC, railleur.

Peuh!... Depuis Vulcain, les forgerons n'ont pas de chance.

LE BARON, grave.

Eh bien! croyez-moi... gare au marteau (15)!

LE DUC hausse les épaules sans répondre et va à Moulinet qui descend à gauche du duc.

Nous partirons quand vous voudrez.

MOULINET.

Ce n'est pas moi qui vous retiendrai. Quelle réception! je croyais trouver ici toute l'aristocratie de la province, et pas un chat!... Ah! si, le notaire qui m'a vendu mon château... C'est une dérision!

ATHÉNAÏS, à Claire (16).

Tu n'as plus rien à désirer... tu es aimée, tu aimes... Promets-moi que tu penseras à moi dans tes joies et dans tes tristesses... On en a toujours (17)! Tu sais que j'en prendrai ma part.

CLAIRE.

Sois sûre que j'apprécie ton amitié à sa juste valeur. Mais, vois-tu, le bonheur ne cherche pas de confidents. Je serai heureuse, sans le dire.

ATHÉNAÏS, souriant.

A bientôt. (A part.) Indomptable (18)!...

CLAIRE, tremblante d'émotion contenue, à part.

Ils ne me verront pas pleurer.

Athenais donne le bras à son père et sort, suivie par le duc.

LA MARQUISE (19), venant à Claire.

Allons, ma chérie!... il faut nous quitter... Mon rôle de mère est terminé. Tu vas être maîtresse de ta vie... J'ai bien fait, n'est-ce pas, tout ce qui dépendait de moi pour que tu sois heureuse?

CLAIRE, avec effort.

Oui, mère chérie... N'aie aucun souci, aucune inquiétude. (D'une voix étouffée.) Ne m'attendris pas... On pourrait croire (20)... Retire-toi, va! A demain. (Elle embrasse sa mère (21), puis la marquise sort avec Octave. A part.) J'étouffe (22)!...

SUZANNE, s'approchant.

Ma sœur, on croit, dans notre province, que la fleur détachée du bouquet d'une mariée que l'on aime porte bonheur. Je vous aime bien tendrement. Voulez-vous me permettre de prendre une de ces fleurs?

CLAIRE, avec amertume.

Si ces fleurs portent bonheur, elles me sont inutiles. Tenez, les voilà, prenez-les toutes.

Elle arrache son bouquet, le donne à Suzanne, puis remonte.

SUZANNE, avec émotion.

Vous paraissez n'y pas tenir, à ces fleurs... Et pourtant c'est mon frère qui vous les a données.

LA BARONNE (23).

Laissez-la, ma chère petite... Elle a besoin d'un peu de calme... Ne vous faites pas de chagrin, et emportez votre bouquet... Il vous servira certainement de modèle un de ces jours.

SUZANNE (24).

Bonsoir, madame.

LA BARONNE (25).

Bonsoir, ma chère enfant.

Suzanne sort, la baronne referme la porte.

SCÈNE VII

LA BARONNE, CLAIRE.

LA BARONNE (1).

Mais, à quoi penses-tu donc? Tu viens de faire de la peine à cette pauvre petite, et bien gratuitement. Voyons, qu'y a-t-il? Parle-moi (2).

CLAIRE, avec explosion.

Mais tu ne vois donc pas combien je souffre? Tu ne comprends donc pas que je deviens folle (3)? Dans un instant, vous tous qui m'aimez, vous serez partis. Et je resterai, seule, dans cette grande maison inconnue. A quoi me retenir, vers qui me tourner? Tout ce qui m'attachait au passé se brise, tout ce qui pouvait m'attirer vers l'avenir a disparu.

LA BARONNE (4).

Tu te désoles comme si tu étais une véritable abandonnée. N'auras-tu pas toujours les affections anciennes? Et n'en vas-tu pas avoir de nouvelles, sincères et dévouées? Ton mari est là : il t'adore, aie confiance.

CLAIRE.

Ah! si tu savais ce qui se passe en moi (5)! Ce mariage que j'ai voulu, malgré tout, avec l'emportement d'un orgueil révolté, maintenant qu'il est accompli, il me fait horreur (6). Cet homme, qui est mon mari, je voudrais le fuir (7). Tiens! ne me quitte pas, reste là. Il n'osera pas venir tant que tu seras auprès de moi.

LA BARONNE.

Mon Dieu! mais tu m'épouvantes. Ta mère n'est peut-être pas encore partie. Veux-tu que je l'appelle?

CLAIRE, vivement.

Non! C'est d'elle surtout que je veux me cacher. Il faut qu'elle ignore mes craintes, qu'elle ne se doute pas de mon désespoir (8). Tout ce qui a été fait, c'est moi qui l'ai

voulu, moi seule dois en supporter la peine. Mes défaillances sont sans excuses. Sois tranquille! Elles ne se renouvelleront pas.

LA BARONNE.

Mais cependant...

CLAIRE, avec fermeté.

Va rejoindre ton mari sans arrière-pensée, sans inquiétude. Embrasse-moi, et que tout ce qui vient de m'échapper soit oublié par toi quand tu auras passé le seuil de cette chambre. Me le promets-tu?

LA BARONNE.

Je te le promets (9)... A demain!

CLAIRE.

A demain (10)!...

LA BARONNE, s'arrêtant à la porte.

Pauvre Claire!...

Elle sort.

SCÈNE VIII

CLAIRE, seule (1).

Hélas! c'est bien fini, maintenant! Toutes mes illusions sont tombées. Je vois la vérité. Je ne m'appartiens plus... Je dois vivre liée à un homme qui va venir armé de ses droits, et pouvant dire : Je veux (2)! à moi, jusqu'ici toujours libre, toujours obéie! (Avec désespoir.) Ah! Ne vaudrait-il pas mieux disparaître?... Mon Dieu (3)! (Elle va à la fenêtre, étouffant, et ouvre.) Que cette eau brillante est calme!... Ce serait le repos, l'oubli!... (Elle ferme brusquement la fenêtre.) Non (4), ce serait le scandale odieux, dégradant. Ma vie livrée à la curiosité banale (5)... Tout plutôt que cela!... Oh! misérable lâche qui m'a trahie!... Plus lâche et plus misérable encore qui m'a acceptée pour femme!... (Elle écoute avec angoisse.) On a marché (6)... C'est lui (7)!...

SCÈNE IX

CLAIRE, PHILIPPE (1).

PHILIPPE, restant éloigné, timide.

Voulez-vous me permettre de m'approcher de vous! Pour la première fois, nous voici seuls, et j'ai, pour vous, bien des choses dans le cœur (2). Jusqu'ici, je n'ai pas osé parler... J'aurais mal exprimé mes sentiments (3). Toute ma vie s'est passée dans le travail... Aussi je vous supplie d'être indulgente... Ce que je ressens, croyez-le bien, vaut mieux que ce que je dis... Bien souvent vous m'avez vu venir à vous, balbutier quelques paroles, puis garder le silence (4). J'avais peur de vous paraître trop hardi ou trop timide, et cette crainte me paralysait. Alors, je me bornais à vous écouter, et votre voix était douce à mon oreille (5), comme un chant. Je me perdais dans votre contemplation, oubliant tout pour vous suivre des yeux, quand vous marchiez sur la terrasse, dans un rayon de soleil. Vous êtes entrée ainsi profondément en moi : je vous ai adorée. Vous êtes devenue ma pensée unique, mon espérance, ma vie (6)... Aussi, jugez de mon ivresse, maintenant que je vous vois là, près de moi, tout à moi.

Il prend la main de Claire.

CLAIRE, fait un mouvement et retire sa main (7).

Par grâce, monsieur!

PHILIPPE, étonné (8).

Qu'avez-vous? Suis-je assez malheureux pour que mes paroles vous déplaisent?...

CLAIRE, doucement.

Ne me les dites pas, en ce moment. Vous le voyez, mon trouble est profond (9).

PHILIPPE (10).

Mais oui, vous êtes pâle, tremblante... Est-ce donc moi qui en suis cause (11)?...

CLAIRE, après un silence, à voix basse.

Oui.

PHILIPPE (12).

Rassurez-vous, je vous en supplie. Ne sentez-vous pas que mon seul désir est de ne point vous déplaire?... Que faut-il que je fasse? Exigez... Tout me sera facile. Je vous aime tant !

CLAIRE, avec un triste sourire.

Si vous m'aimez... alors... soyez bon, et...

PHILIPPE, doucement.

Pourquoi ne pas dire toute votre pensée? Désirez-vous que je vous laisse? Vous plaît-il de m'imposer cette épreuve (13). Je m'y soumettrai, si c'est votre volonté.

CLAIRE (14).

Eh bien, oui, je vous en saurai gré. Les émotions de cette journée m'ont fait mal. J'ai besoin de calme. Il faut que je me recueille. Et je vous expliquerai demain, plus tard, plus en possession de ma pensée, plus sûre de moi-même...

PHILIPPE, affectueusement (15).

Que me direz-vous demain, ou plus tard, que je ne puisse entendre aujourd'hui? Ma vie et la vôtre ne sont-elles pas désormais inséparables? Notre chemin est tout tracé. A vous d'être confiante et sincère, à moi d'être dévoué et patient. J'y suis prêt, je vous l'assure. Etes-vous dans les mêmes dispositions?...

CLAIRE, avec embarras.

Laissez-moi vous dire que la confiance ne se gagne pas en un moment. Voilà deux heures seulement que je suis mariée. Ma vie, hélas! date de plus loin. Cette vie, on me la faisait heureuse! J'avais le droit de penser tout haut, j'étais libre de me taire. Je n'ai jamais été forcée de mentir. Mes peines, et j'en ai eues, vous le savez, on les devinait. On comprenait que le souvenir ne pouvait s'en effacer instantanément. J'ai été très gâtée. On ne m'a jamais demandé de sourire quand j'avais le cœur triste... S'il faut que je me résigne à dissimuler auprès de vous, laissez-moi le temps de m'habituer à cette contrainte.

PHILIPPE, vivement (16).

Je vous en prie, n'ajoutez pas un mot. Vous me faites injure!... Vous n'aurez jamais, sachez-le, d'ami plus tendre et plus dévoué que moi. En vous épousant, j'ai pris ma part de vos peines et je prétends vous les faire oublier. Si le passé vous a déçue, espérez tout de l'avenir. Loin de moi la pensée de vous imposer mon amour. Ce que je vous demande, c'est de me laisser essayer, à force de soins et de tendresses, de vous conquérir sur vous-même. Voilà toute mon ambition. Et puisque vous avez besoin de repos, de solitude, restez chez vous, libre, rassurée, comme vous l'étiez hier (17). Je me retire. C'est bien là, n'est-ce pas? ce que vous souhaitez?... Qu'il soit fait selon votre désir! (Philippe s'approche de Claire (18) et doucement va pour l'embrasser sur le front.) A demain!... (Puis malgré lui, en respirant le parfum de ses cheveux, la tête lui tourne, et il la prend dans ses bras.) Si vous saviez, pourtant, comme je vous aime!

CLAIRE (19), le repoussant avec colère.

Laissez-moi!

PHILIPPE (20), il reste un instant stupéfait.

Claire!...

CLAIRE (21), avec force, reculant.

Ah! ne m'approchez pas!

PHILIPPE (22).

Vous me repoussez avec violence, avec horreur? Que se passe-t-il en vous? (S'animant.) Ce n'est pas là seulement l'effroi de la pudeur... C'est de la répulsion (23)! Tenez, vos paroles de tout à l'heure me reviennent à l'esprit, et maintenant je crains de les mieux comprendre... Après cette déception, dont vous avez souffert, il est resté plus que de l amertume dans votre cœur (24). Il y a du regret peut-être!

CLAIRE, sourdement.

Monsieur (25)...

Elle veut s'éloigner.

PHILIPPE, se jetant devant elle et l'arrêtant avec autorité.

Oh! écoutez-moi. L'heure des explications nettes et franches est venue... Vous me donnez, par votre attitude,

des soupçons qu'il faut que vous éclaircissiez. Une femme ne repousse pas son mari sans motifs. Pour me traiter comme vous le faites, il faut [26]...

CLAIRE, se retournant vers Philippe, et le regardant avec hauteur.

Il faut?...

PHILIPPE, la regardant jusqu'au fond des yeux.

Cet homme, qui vous a si lâchement abandonnée, est-ce que vous l'aimeriez encore? (Claire se retourne et reste immobile et silencieuse.) Vous m'avez entendu : répondez-moi... Il le faut! (Il la prend par le bras et l'amène violemment à l'avant-scène.) Je le veux!

CLAIRE, avec colère, prenant son parti.

Eh bien! si cela était?

PHILIPPE, levant les poings comme pour écraser Claire.

Malheureuse [27]!... (Il recule avec stupeur.) Allons! ce n'est pas possible!... Vous avez voulu m'éprouver... C'est cela, n'est-ce pas?... Ah! C'est un jeu cruel, je vous assure [28]... (Presque suppliant, les mains tendues.) Mais parlez donc! Dites-moi quelque chose. (Des larmes dans la voix.) Vous vous taisez [29]? (Il la voit immobile et farouche. — Avec rage.) C'est donc vrai? (Il fait quelques pas au hasard, puis il passe sa main sur son front et revient vers elle.) Ainsi, c'est le cœur plein d'un autre que vous avez consenti à m'épouser? Et c'est sans rougir que vous avez placé votre main dans la mienne?... Mais à quel degré de dépravation morale êtes-vous donc tombée [30]?

CLAIRE, avec désespoir.

Eh! monsieur, vous n'avez donc pas vu que depuis quinze jours je suis folle [31]? Vous ne comprenez donc pas que je me débats dans un cercle dont je ne puis sortir? J'ai été entraînée à ce que j'ai fait par une fatalité irrésistible. Je dois vous paraître une créature misérable. Vous ne me jugerez jamais aussi sévèrement que je me juge. J'ai mérité votre colère et votre mépris [32]. Tenez! prenez tout de moi, excepté moi-même!... Ma fortune est à vous : je vous l'abandonne. Qu'elle soit la rançon de ma liberté [33]!

PHILIPPE, avec éclat.

Votre fortune (34)! Vous m'offrez?... A moi!... (Froidement.) Vous vous trompez, madame! Vous croyez avoir encore affaire au duc de Bligny.

CLAIRE, bondissant (35).

Monsieur!

Elle se tait.

PHILIPPE, avec amertume.

Eh bien! pourquoi vous arrêter? Défendez-le donc! C'est bien le moins que vous puissiez faire pour lui. (Avec rage.) Ah! je vois maintenant (36). Vous avez voulu prendre pour époux un homme qui fût en votre dépendance... Une union avec moi était une mésalliance, mais ma docilité devait compenser la bassesse de mon origine. Si par hasard je songeais à me révolter, et à faire valoir mes droits, on avait de quoi me fermer la bouche : un sac d'écus! Et moi, aveugle, qui n'ai pas vu le piège (37)! Niais qui n'ai rien soupçonné de cette piquante intrigue, et qui suis venu, tout à l'heure, palpitant, tremblant, faire ici ma déclaration d'amour! N'étais-je pas plus qu'insensé, plus que grotesque?... N'étais-je pas cynique et ignoble? Car enfin, j'ai votre fortune, n'est-il pas vrai? Je suis payé : je n'ai pas le droit de réclamer.

Philippe, éclatant d'un rire furieux qui se termine par des sanglots, s'abat sur le canapé de droite et se cache la tête dans ses mains.

CLAIRE, avec stupeur (38).

Monsieur!...

PHILIPPE, pleurant.

Vous venez, en un instant, de détruire tout mon bonheur!... Et je pleure, madame, je pleure (39)! (Il se lève.) Maisc'est assez de faiblesse. Vous vouliez m'acheter votre liberté tout à l'heure. Je vous la donne pour rien... Croyez que je ne la troublerai jamais. Entre nous tout lien est rompu. Toutefois, une séparation publique causerait un scandale, que je ne mérite pas de subir, et que je vous prie de m'épargner. Nous vivrons l'un près de l'autre, l'un sans l'autre. Mais, comme je ne veux point d'équivoque de

vous à moi, écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous saurez un jour que vous venez d'être encore plus injuste que cruelle. Peut-être aurez-vous alors la pensée de revenir sur ce que vous avez fait. Je vous déclare, dès à présent, que ce sera inutile. Je vous verrais maintenant vous traîner à mes pieds, en implorant votre pardon, que je n'aurais pas pour vous une parole de pitié. Adieu, madame. Voici votre appartement (40), voici le mien (41). A compter d'aujourd'hui, vous n'existez plus pour moi.

Claire baisse le front, et, sans une parole, lentement, elle traverse le salon, se dirigeant vers sa chambre. Philippe la suit anxieusement du regard, espérant un retour, un mouvement de regret. Elle entre. La porte se referme.

SCÈNE X

PHILIPPE, seul, avec douleur.

Quoi!... Pas un mot!... pas un regard!... Ni repentir, ni pitié!... (Avec colère.) Ah! créature orgueilleuse, qui ne veux pas plier, je t'adore, mais je te briserai!...

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Un salon, à Pont-Avesnes, chez Philippe. — Au fond, une grande baie donnant sur une terrasse. — On aperçoit au loin le parc. — Meuble Louis XIV, bois doré et tapisserie d'Aubusson. Au premier plan gauche, une fenêtre avec rideaux et draperie; au premier plan droite, une porte; au troisième plan droite et gauche, une fausse porte; au deuxième plan, de chaque côté, une console surmontée d'une glace. — Sur chaque console, un vase de Chine contenant un gros bouquet de roses mousseuses. — Au premier plan gauche, une chaise; au deuxième plan, même côté, un canapé, une chaise au-dessus. — Au premier plan droite, deux fauteuils, face au public. — De chaque côté de la baie, une chaise et un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, LA BARONNE, LE BARON, PHILIPPE, LA DUCHESSE, MOULINET, SUZANNE, OCTAVE, LE DUC, PONTAC, LE PRÉFET, LE GÉNÉRAL (1).

Au lever du rideau, tous les assistants groupés écoutent Moulinet, qui parle debout au milieu.

TOUS.

Ah! Bravo, monsieur Moulinet.

MOULINET.

Et je terminerai, madame, en vous souhaitant, à l'oc-

casion de la Sainte-Claire, la continuation d'un bonheur, qui est à la fois une condamnation pour les célibataires et une leçon pour les gens mariés.

LE DUC, à part.

Une pierre dans mon jardin.

MOULINET.

Accueilli par vous, avec cette grâce qui vous caractérise, votre maison est devenue pour moi un séjour d'élection... (Souriant.) D'élection, je dis bien, et c'est toujours avec un nouveau plaisir que je vous y apporte le tribut de ma sincère admiration.

TOUS, se levant.

Bravo (2)!

ATHÉNAÏS.

Tu as fini, papa? Charmante, ta petite improvisation!

MOULINET, à part.

Je l'ai assez piochée hier au soir (3)!

BACHELIN (4), venant à Claire.

C'est une joie pour tous vos amis, après les inquiétudes que votre chère santé leur a causées, de vous voir si bien rétablie.

CLAIRE.

Je vous remercie, mon cher ami (5).

Elle remonte vers la terrasse.

LE BARON, à Bachelin.

Ah çà! mon cher Bachelin, je tombe des nues, moi! Arrivé hier à Beaulieu, je ne m'attendais pas à déjeuner ce matin, chez M. Derblay, avec Bligny, Moulinet et Cie. On les reçoit donc?

BACHELIN.

Mon Dieu, monsieur le baron, il y a des exigences mondaines auxquelles on ne peut se soustraire. Au moment du mariage, les bons rapports avaient été maintenus en apparence. Revenu à la Varenne, après l'hiver, M. Moulinet s'est présenté ici : on ne lui a pas fermé la porte.

LE BARON.

Et, à sa suite, la duchesse et le duc se sont glissés dans la maison (6).

BACHELIN.

Voilà...

LE BARON.

Et ils viennent beaucoup ?

BACHELIN.

Trop.

LE BARON.

Ah ! Vous avez remarqué?...

BACHELIN.

Moi ! Oh rien ! Je vois assez mal, même avec des lunettes... (Athénaïs rit aux éclats.) Mais la duchesse est très gaie... elle met tout à l'envers... et je suis un vieux maniaque ; je n'aime pas qu'on change mes habitudes.

LE BARON.

De tout cela je ne présage rien de bon (7) !

Il remonte.

ATHÉNAÏS, au bras du général.

Oui, général, nous dansons à la Varenne, tous les lundis... Si le cœur vous en dit...

LE GÉNÉRAL.

Madame la duchesse, ces plaisirs-là ne sont plus faits pour moi, mais je vous amènerai mes jeunes officiers.

LA DUCHESSE, gaîment.

Parfaitement, général. Et la musique militaire même, si vous voulez... Monsieur de Pontac (8), vous m'aviez promis de me présenter madame de Lavardens, votre sœur?

PONTAC.

Mais, duchesse, quand il vous plaira.

ATHÉNAÏS.

Eh bien ! il me plaît (9).

Elle remonte avec le général.

LE PRÉFET, suivant Athénaïs des yeux.

Charmante femme !

MOULINET, gracieux ([10]).

Ma fille, monsieur le préfet.

LE PRÉFET, saluant.

Monsieur.

LE BARON, au préfet.

M. Moulinet, ancien juge au tribunal de commerce, un de nos grands industriels ([11]).

LE PRÉFET, très solennel.

Ah! monsieur, enchanté! Vos produits à bon marché ont fait une révolution dans l'alimentation populaire. . Grâce à vous, le chocolat, denrée exclusivement réservée à la classe privilégiée, a pénétré dans la classe ouvrière.

LE BARON.

Le chocolat démocratique ([12]).

MOULINET.

Je ne m'en tiendrai pas là, monsieur le préfet .. Je le rêve presque gratuit.

BACHELIN, au baron.

Et, surtout, obligatoire.

Le préfet remonte et s'arrête près de Claire et de Suzanne.

MOULINET.

Voilà une bonne connaissance que j'ai faite là!... (Au baron et à Bachelin.) La charmante réunion! Quelle métamorphose ici en six mois! Tout est gai, souriant: on sent que la joie habite cette maison.

LE BARON.

Mais vous-même, monsieur Moulinet, vous êtes radieux ([13]).

MOULINET.

C'est vrai, monsieur le baron, ce luxe, ces fêtes, tout cela m'enchante. Je me sens dans mon véritable élément... J'étais né pour la haute vie. Mes goûts protestent contre l'injustice de mon origine ([14]).

LE BARON.

Votre bonne grâce et votre aimable esprit l'ont depuis longtemps fait oublier...

Il remonte vers Suzanne et va avec elle sur la terrasse.

MOULINET, à Bachelin.

Quel homme exquis que ce baron ! Voilà un gendre comme il m'en aurait fallu un ([15]) !

LE DUC, bas, à Claire.

Claire, pourquoi avez-vous l'air si triste? Un jour comme celui-ci devrait être pour vous un jour de joie.

CLAIRE.

Je ne suis pas triste. D'ailleurs, que vous importe?

LE DUC.

Rien de ce qui vous touche ne peut me laisser indifférent.

Claire le regarde un instant et remonte sans lui répondre.

MOULINET, venant au duc.

Monsieur le duc, un mot, je vous prie... Vous n'ignorez pas les projets que j'ai formés ([16])...

LE DUC.

Votre candidature?... Décidément, vous prenez donc ça au sérieux?

MOULINET.

Oui, monsieur, et je compte bien réussir, si vous ne me mettez pas de bâtons dans les roues.

LE DUC.

Moi?

MOULINET.

Parfaitement ! M. Derblay dispose d'une influence considérable. Il a tout le pays dans la main... On nous promet pour ce soir Sa Grandeur monseigneur Fargis, métropolitain de Besançon... et nous avions à déjeuner le général et le préfet, des gens de première marque.

LE DUC, gaîment.

Le préfet, le farouche Monicaut, que j'ai beaucoup connu à Paris, autrefois, joyeux viveur et pourvu d'un conseil judiciaire.

MOULINET.

Maintenant, il est préfet, monsieur.

LE DUC.

Encore un qui a mal tourné.

MOULINET ([17]), vexé.

Oh! Voilà de l'esprit facile!... Enfin, monsieur, l'influence de M. Derblay, les avantages que j'en puis tirer, tout cela ne compte pas pour vous, et je constate, avec chagrin, que vous abusez des relations, que j'ai su à force d'habileté renouer avec lui, pour...

LE DUC.

Pour?

MOULINET.

Pour faire la cour à sa femme.

LE DUC.

Madame votre fille me ferait-elle la faveur de s'en plaindre?

MOULINET.

Ma foi, non. Votre ménage va à la diable. Je trouve ça déplorable, mais il paraît que c'est bien porté, et Athénais paraît se soucier fort peu de votre fidélité.

LE DUC.

Eh bien, alors?

MOULINET.

Eh! c'est moi qui me plains. M. Derblay s'apercevra de vos intrigues... vous vous ferez quelque bonne querelle avec lui... Et il vous tuera comme un simple... pierrot!

LE DUC, riant.

Et du même coup votre candidature!... Patatras! Le pot au lait! Adieu, vache, cochon, couvée...

MOULINET.

Monsieur le duc!

LE DUC, de même.

Là, calmez-vous!... Mes assiduités auprès de madame Derblay ([18])... simple galanterie sans conséquence... Dormez en paix, monsieur Moulinet! Vous serez député... Seulement tâchez de ne pas devenir ministre.

MOULINET.

Hein?

LE DUC.

Vous finiriez par me compromettre (19)!

MOULINET.

Allons! il sera raisonnable (20)!

ATHÉNAÏS, à Philippe, descendant à son bras.

Vous avez une façon d'expliquer les choses qui n'appartient qu'à vous.

Claire les suit du regard avec trouble.

LA BARONNE, à Claire.

Qu'as-tu donc?

CLAIRE.

Rien.

LA BARONNE, à part.

Il y a quelque chose!

SCÈNE II

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE (1), entrant en courant.

Philippe!

PHILIPPE.

Qu'y a-t-il, mon enfant?

SUZANNE.

C'est une députation des ouvriers. Ils sont trois .. ils demandent la permission d'entrer (2).

LE PRÉFET.

Une petite démonstration populaire... c'est parfait (3)

LE BARON.

Il va demander qu'on chante la Marseillaise.

SCÈNE III

LES MÊMES, GOBERT, DEUX OUVRIERS.

Gobert porte un énorme bouquet (1).

PHILIPPE.

C'est vous, Gobert... Approchez, mon brave, et vous aussi, mes amis.

Gobert reste immobile, très embarrassé.

LES OUVRIERS, le poussant.

Va donc, puisque c'est toi qui dois parler (2).

GOBERT, avec effort, cherchant ses mots.

Puisque le patron le permet, madame Derblay, daignez accepter ce bouquet, que je suis chargé de vous offrir, au nom de tous les camarades, en vous souhaitant votre fête... Il faut que vous sachiez qu'à Pont-Avesnes, nous sommes deux mille, qui devons ce que nous avons à votre mari... Et, voyez-vous, nous vous sommes reconnaissants du bonheur que vous lui donnez (3).

CLAIRE, à voix basse.

Du bonheur !

TOUS LES ASSISTANTS.

Ah ! bravo (4) !

GOBERT, s'enhardissant.

Mais j'ai autre chose à dire. Le pays va être appelé à élire un député.

MOULINET.

Un député !

GOBERT.

Et nous venons prier le patron de se laisser porter.

LE PRÉFET (5), emphatique.

Très bien ! Ces braves gens ont là une excellente pensée : M. Derblay est des nôtres. Pour tous, son nom signifie : science, probité, travail et liberté (6) !

MOULINET, à part.

Eh là! mes affaires se gâtent!

PHILIPPE, aux ouvriers.

Mon brave Gobert, vous remercierez vos camarades pour moi, mais vous leur direz que je n'accepte pas l'honneur qu'ils veulent me faire.

MOULINET, avec stupeur.

Il refuse! Une élection sûre! C'est un fait sans précédent.

PHILIPPE.

Je désire rester au milieu de vous : c'est là que je trouverai le mieux, et le plus souvent, l'occasion de vous être utile.

GOBERT et LES OUVRIERS.

Vive le patron!

Acclamations au dehors.

PHILIPPE.

Du reste, nous choisirons ensemble un candidat qui pourra nous représenter dignement.

MOULINET, à part.

Il pense à moi, c'est certain! Homme excellent! (A Bachelin.) Voilà encore un gendre comme il m'en aurait fallu un!

BACHELIN, riant.

Tous, excepté le sien.

Moulinet va serrer la main à Philippe et retourne à sa place.

CLAIRE.

Quant à moi, mes amis, je vous remercie du fond du cœur de votre bonne pensée. Et vous, Gobert, puisque vous êtes le plus ancien de l'usine, pour tous vos camarades, venez m'embrasser.

GOBERT, s'attendrissant.

Oh! madame! Les Derblay ont toujours été de bonnes gens... Et vous êtes bien digne d'être de la famille. (Il s'essuie la bouche avec le revers de sa main droite et embrasse Claire, puis s'écrie avec enthousiasme.) Vive la patronne!

PHILIPPE.

Madame Derblay vient d'exprimer très délicatement tout ce que je pense. Mes amis, aujourd'hui le parc est à vous... On y a préparé des jeux, un bal, et de quoi boire à notre santé... Allez et amusez-vous!... Ce sera la vraie manière de me remercier.

Acclamations au dehors. — Sortie des ouvriers. Philippe les accompagne.

SUZANNE, à Philippe.

Oh! Allons dans le parc (7)!

ATHÉNAÏS, à Philippe qui est au fond.

Je réclame votre bras, monsieur Derblay (8)... (A Claire.) Tu viens avec nous, n'est-ce pas?

CLAIRE, assombrie.

Philippe, je pense, te suffira.

ATHÉNAÏS, souriant.

Est-ce que cela te contrarie que je t'enlève ton mari? Est-ce que tu serais un peu jalouse?

CLAIRE, avec une rage concentrée.

Jalouse, moi! non, je suis un peu lasse, voilà tout (9). (Voyant Philippe prêt à partir.) Philippe!

PHILIPPE, revenant à Claire.

Qu'avez-vous? Êtes-vous souffrante? Désirez-vous quelque chose?

CLAIRE, les dents serrées (10).

Non, je n'ai rien, je ne veux rien... allez. — (Avec colère.) Ah!

Elle s'assied avec accablement.

SCÈNE IV

CLAIRE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Le duc tourne gai-

ment autour de toi, ton mari se met aux ordres d'Alhénaïs... Est-ce que tu as bien confiance dans la duchesse Moulinet?

CLAIRE (1).

J'ai confiance en mon mari.

LA BARONNE.

Oh! tu sais, les maris... Après, ils ont des regrets... mais c'est fait tout de même (2)!

CLAIRE.

Pourquoi me dis-tu cela?

LA BARONNE (3).

Parce que... (Avec résolution.) parce que tu n'es pas franche, parce que tu as des secrets pour moi, parce que tu souffres, et que cela me désole.

CLAIRE, avec une gaîté nerveuse.

Moi? Et comment souffrirais-je? Je vis au milieu du luxe, du bruit, de l'animation. J'ai une famille qui m'adore, des amis qui m'entourent, un mari qui me laisse ma liberté... Tu sais que c'est là ce que j'avais rêvé. Comment souffrirais-je?

LA BARONNE.

Eh bien! ce que tu avais rêvé autrefois fait ton désespoir aujourd'hui. Ton mari te laisse ta liberté, mais il a repris la sienne, et, quand tu le vois auprès d'une autre femme... Non, tu n'es pas heureuse!

CLAIRE, avec éclat.

Eh bien oui, c'est vrai, je suis malheureuse! Et c'est justice.

LA BARONNE, stupéfaite.

Mais ton mari...

CLAIRE.

Ah! ne l'accuse pas! C'est le plus généreux des hommes. Moi seule, je suis coupable!

LA BARONNE.

Qu'y a-t-il donc?

CLAIRE (4).

Il y a... Tu te souviens de la soirée de mon mariage?... Tu me quittas la dernière.. Après toi, mon mari vint... Et cet homme qui m'adorait... Comprends-tu cela?... Je l'ai repoussé, chassé!

LA BARONNE.

Claire!

CLAIRE.

Traité si durement, sa colère fut terrible... J'avais cru le dominer... Soudainement il se transforma à mes yeux Il m'apparut grandi de toute sa fierté et de tout son dédain. J'entrevis, alors, quel homme il était en réalité. J'eus une lueur de raison... Mais trop tard!... Il venait de rompre, de lui-même, et pour toujours, les liens qui nous unissaient (5).

LA BARONNE.

Mais le lendemain?

CLAIRE.

Le lendemain... je tombai malade et faillis mourir! Si tu savais alors ce qu'il a été!... (Avec ravissement.) Pendant un mois, jour et nuit, il m'a disputée à la mort. Et si je suis encore vivante, c'est à lui que je le dois (6)... Alors je ne sais ce qui s'est passé en moi... Je ne me suis plus retrouvée la même... Je revins à la vie avec d'autres sentiments, avec d'autres pensées. Était-ce de la reconnaissance pour ses soins, ou de l'admiration pour son caractère? Mais j'étais attirée vers lui. Quand il n'était pas là, involontairement je le cherchais. Quand il était près de moi, je ne le regardais pas, et cependant je le voyais. Il était si sévère, si triste, que je n'osais lui parler. Oh! s'il m'avait dit un mot, s'il m'avait seulement tendu la main!... Je me sentais si bien à lui, vois-tu, que je serais tombée dans ses bras (7).

LA BARONNE.

Tu l'aimais?

CLAIRE.

Oui (8).

LA BARONNE.

C'était fatal. La femme n'aime réellement que l'homme qui s'est fait son maître... Plus Philippe s'est montré énergique et fier, et plus sûrement tu as été vaincue.

CLAIRE.

Oui! Et il me faut subir toutes les conséquences de ma défaite: supporter la présence de cette Athénaïs qui se jette effrontément à la tête de mon mari... et ne pouvoir rien pour le lui arracher, n'avoir aucun droit de me défendre (9)... Oh! mais qu'elle prenne garde! Si elle me pousse à bout... je ferai quelque folie qui nous perdra l'une ou l'autre.

LA BARONNE (10).

Non, non, point de folie : de la sagesse et de l'habileté! Tu as commis une faute : il faut la réparer.

CLAIRE.

Et comment?

LA BARONNE.

N'as-tu jamais eu la pensée d'aller à ton mari, et d'essayer de renouer les liens brisés?

CLAIRE.

Je n'ai point osé... Songe que, vivant côte à côte, nous sommes plus séparés que deux étrangers... Aller à lui, après l'avoir repoussé?

LA BARONNE.

Il le faudra cependant. Un homme tel que ton mari n'aime qu'une fois, et pour toute la vie. Mais c'est un être de volonté, et tu ne le désarmeras qu'en t'humiliant devant lui.

CLAIRE, avec élan.

Oh! j'y suis prête!... Mais s'il allait voir dans ma démarche un caprice nouveau?

Le baron paraît au fond et ramasse des cailloux sur la terrasse.

LA BARONNE.

Aussi faut-il attendre une occasion favorable. Si elle ne

se présente pas, nous la ferons naître ([11]). Et, tout d'abord, pour faire diversion, je vais aller me mettre entre notre chère duchesse Moulinet et ton mari ([12])... Tiens, regarde le baron... qui ramasse des cailloux, comme le petit Poucet... Voilà un mari stylé!... Baron, votre bras ([13])!

LE BARON, descendant, des pierres à la main.

A vos ordres, chère amie... C'est très curieux : les terrains de Pont-Avesnes doivent contenir de l'alun. Il faudra que j'en parle à M. Derblay.

LA BARONNE, avec attendrissement.

Oui, baron, oui, vous êtes un ange, vous! Et qui plus est, un ange savant.

LE BARON.

Oh! c'est trop!

LA BARONNE.

Baisez ma main.

LE BARON, tranquillement.

Avec plaisir ([14]).

LA BARONNE, à Claire.

A tout à l'heure.

Le baron sort en causant avec la baronne; ils rencontrent le duc qui vient de la droite: ils s'arrêtent un instant avec lui, puis disparaissent à gauche.

SCÈNE V

CLAIRE, seule.

Oh! oui, je m'humilierai! Et cela me sera facile et doux.. Mais lui? Consentira-t-il à me pardonner ([1])? Quand on a aimé, comme il m'aimait, peut-on oublier?

SCÈNE VI

CLAIRE, LE DUC.

Il s'approche doucement de Claire.

LE DUC.

Quand on a aimé profondément, on n'oublie jamais.

Claire se retourne vivement

CLAIRE (1)

Que venez-vous chercher ici?

LE DUC.

Vous (2)! (Claire remonte vers la terrasse; le duc l'arrête.) Oh! restez, je vous en prie. Depuis quinze jours, vous semblez vouloir m'éviter.

CLAIRE, avec dédain.

Moi (3)?

Elle redescend, comme pour le braver.

LE DUC.

C'est la première fois que je puis librement vous parler.

CLAIRE.

Nous n'avons rien à nous dire.

LE DUC, très doucement (4).

Pourquoi essayez-vous de dissimuler avec moi? Espérez-vous me cacher votre chagrin?

CLAIRE, froidement.

Je n'ai pas de chagrin.

LE DUC.

Je serais heureux si je pouvais vous croire... Mais en m'écoutant... Tenez, en ce moment même, vous avez des larmes dans les yeux... (L'observant.) Pardonnez-moi mes paroles... mais depuis ce matin, je vous vois nerveuse, inquiète... Tout à l'heure... vous aviez peine à surmonter votre trouble (5)... et vous n'avez pas cessé d'observer votre mari...

CLAIRE.

Eh bien?

LE DUC.

Eh bien!... M. Derblay était tout à la duchesse... et vous paraissiez souffrir... J'en ai conclu que le bon accord, que vous prétendez exister entre lui et vous, n'est pas réel [6], et qu'il n'apprécie pas à sa valeur le trésor que le hasard, ou plutôt ma mauvaise fortune lui a donné... Alors mille petits faits, autrefois négligés, se sont groupés dans mon esprit, et je suis arrivé à la certitude que vous n'avez pas, quoi que vous en disiez, tout le bonheur que vous méritez.

CLAIRE, avec force.

Si cela était, vous seriez le seul, qui n'auriez pas le droit de vous l'avouer, et de me le dire [7]!

LE DUC, avec passion.

Claire!... Croyez-vous donc que l'on commande toujours à sa raison et à sa volonté ? Tout me conseillait de rester loin de vous. Je le devais pour votre repos. J'y étais résolu; et j'ai fait tout pour vous oublier... Mais ce pays, où vous viviez, m'attirait malgré moi... On disait que vous étiez heureuse, et je m'en réjouissais [8]... J'ai espéré que je vous reverrais sans danger... Heureuse, voyez-vous, je vous aurais adorée de loin, sans une parole, sans un regard qui pût troubler votre bonheur. Mais vous souffriez!... Alors je n'ai plus été maître de moi-même [9], et j'ai compris qu'il n'y aurait jamais au monde, pour moi, d'autre femme que vous!

CLAIRE [10].

Vraiment?... J'admire votre impudence [11]! Ayant eu autrefois à choisir entre une femme, que vous disiez aimer, et une fortune qui vous tentait, vous n'avez pas hésité : vous avez fermé votre cœur et ouvert votre caisse. Puis, aujourd'hui que vous avez l'argent, vous ne seriez peut-être pas fâché d'avoir la femme... Vous êtes trop ambitieux, duc! Pas tout [12]!

LE DUC.

Vous savez bien que j'ai été pus malheureux que cou-

pable. Oui, un jour j'ai eu à choisir entre mon honneur et mon amour : j'ai dû sacrifier l'un à l'autre. Mais j'en ai assez souffert, et vous pouvez ne plus m'en vouloir (11).

CLAIRE.

Vous en vouloir? Vous vous flattez! Si j'éprouvais pour vous un sentiment quelconque,ce serait de la reconnaissance. Car, enfin, si je suis la femme de M. Derblay, qui est aussi utile que vous êtes incapable, aussi dévoué que vous êtes égoïste, qui a toutes les qualités que vous n'avez pas, et aucun des défauts que vous avez, n'est-ce pas à vous que je le dois?

LE DUC, avec une colère contenue

M. Derblay est sans doute parfait, mais il a un travers qui rend sa perfection inutile... pour vous, du moins... Il ne vous aime pas!

CLAIRE (14).

Duc!

LE DUC.

Il devrait être auprès de vous, attentif et tendre. Où est-il?... Près de la duchesse!

CLAIRE.

Ce que vous dites là est indigne!

LE DUC (15).

Ce n'est que vrai!... Il vous dédaigne.

CLAIRE (16).

Ah! finissons! Je ne veux pas vous entendre plus longtemps... Vous avez fondé sur mon isolement des espérances qui ne se réaliseront pas, je vous l'atteste... Je puis être une femme à plaindre : je ne serai jamais une femme à consoler.

LE DUC, marchant vers elle (17).

Claire!

CLAIRE.

Éloignez-vous!... (Elle s'éloigne vers le fond, menaçante.) Un mot de plus, j'appelle!

LE DUC, s'inclinant.

Je vous obéis : je me retire. Mais vous changerez... (Sardonique.) Je suis patient... J'attendrai.

Il sort par le fond et disparaît à gauche.

SCÈNE VII

CLAIRE, seule, avec désespoir.

En suis-je arrivée à ce point qu'on puisse m'insulter ainsi [1]!... Voilà donc le résultat de ma folie! le bonheur perdu! l'honneur menacé...

Elle reste accablée

SCÈNE VIII

CLAIRE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, entrant par le fond [1].

Ah! bonjour, ma chérie.

CLAIRE, avec joie, allant à elle.

Ma mère!

LA MARQUISE.

Tu es toute seule?

CLAIRE, avec embarras.

La baronne me quitte à l'instant. Philippe est dans le parc avec nos invités [2]. Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt? Tu n'as pas été souffrante?

LA MARQUISE.

Non, j'ai été retenue, plus tard que je ne croyais, par mes petits orphelins. (Souriant.) Il faut bien que je m'occupe, maintenant que je ne t'ai plus près de moi. Au lieu d'une fille, j'ai soixante enfants à nourrir, habiller et instruire... Mais, on m'aide!.. Sais-tu ce que Philippe a encore fait?

Il m'a envoyé, hier, de ta part, et en l'honneur de ta fête, dix mille francs. Ah! ton mari, aime-le bien : c'est le meilleur des hommes!

CLAIRE, assombrie.

Oui, ma mère (2).

LA MARQUISE, se retournant, aperçoit Philippe.

Le voici...

SCÈNE IX

LES MÊMES, PHILIPPE

PHILIPPE (1).

Marquise... On vient de me dire que vous étiez arrivée

Il lui baise la main.

LA MARQUISE.

Merci, mon cher enfant, pour mes orphelins.

PHILIPPE.

C'est votre fille qu'il faut remercier, marquise. Je ne suis que la main qui exécute (2), elle est le cœur qui commande (3).

LA MARQUISE, l'emmenant à l'écart.

Maintenant (4), voici ce que vous m'avez chargée de faire venir de Paris. Tenez, offrez-le vous-même.

Elle lui donne un écrin.

PHILIPPE, à Claire (5).

Claire, voici mon présent de fête... (Claire se lève avec un mouvement de joie et prend l'écrin que lui présente Philippe.) Étant choisi par votre mère, je pense qu'il vous fera plaisir.

Claire, à ces mots, baisse la tête avec découragement, sans ouvrir l'écrin.

LA MARQUISE.

Eh bien, tu ne regardes pas? Mais, ma chère, c'est un cadeau princier. (Claire passe au premier plan milieu et ouvre l'écrin.) Allons, Philippe, attachez-le lui vous-même, ce signe

d'esclavage .. (Philippe descend à droite de Claire tremblante, prend le collier, le lui passe autour du cou et l'y attache : la marquise prend l'écrin et va le porter sur la console, puis revient.) Eh bien! voyons, embrasse donc ton mari!... Est-ce moi qui te gêne?... Tiens! Je ne regarde pas. (La marquise se détourne gaîment, Claire penche la tête du côté de Philippe, qui, aussi ému qu'elle, l'embrasse dans les cheveux.) A la bonne heure!... (A Philippe.) Eh bien! qu'est-ce qu'il y avait donc?...

Elle remonte, avec lui, vers Octave et Suzanne qui arrivent par le fond.

CLAIRE, avec tristesse (6).

Triste baiser, qui ne vient pas du cœur, et que les lèvres seules ont donné!

SUZANNE, à Octave (7).

Allons! Il faut tout lui dire.

Ils viennent à Claire (8).

OCTAVE, à Claire.

Claire, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer : Suzanne et moi nous nous aimons.

CLAIRE, avec joie.

Oh! mes chers enfants!

SUZANNE.

Nous avons voulu vous l'apprendre, à vous, la première, et nous mettons notre bonheur entre vos mains.

OCTAVE.

Parle pour moi à Philippe: obtiens de lui qu'il me donne Suzanne.

CLAIRE, troublée.

Moi!

OCTAVE.

Tu veux bien, n'est-ce pas, te charger de ma cause?

CLAIRE, avec une soudaine décision.

Oui, et je vais la plaider à l'instant, comme si elle était mienne.

OCTAVE.

Merci!

CLAIRE.

Priez Philippe de venir (*). (Suzanne et Octave courent retrouver Philippe au fond. — A part.) Je suis sauvée! Voilà l'occasion que je souhaitais. La tendresse qu'il a pour sa sœur peut le ramener à moi!...

Octave, la marquise et Suzanne disparaissent par la droite.

SCÈNE X

CLAIRE, PHILIPPE (1).

PHILIPPE, vient à Claire, très grave et très froid.

Vous avez quelque chose à me demander?... Je vous écoute.

CLAIRE (2).

Nous vivons si éloignés l'un de l'autre, qu'il faut, en effet, que j'aie une demande à vous adresser, pour que je me risque à vous retenir.

PHILIPPE.

De quoi s'agit-il?

CLAIRE.

Avant tout, dites-moi, vous portez quelque intérêt à Octave?

PHILIPPE.

Je ne crois pas que votre frère ait eu, jusqu'ici, le droit d'en douter.

CLAIRE.

Cet intérêt, si vous aviez une occasion de le lui prouver?...

PHILIPPE.

Il est certain que je la saisirais.

CLAIRE.

Eh bien, elle se présente. Je dois vous prévenir qu'elle est sérieuse.

PHILIPPE.

Que de détours! Ce que vous désirez vous paraît-il si difficile à obtenir?

CLAIRE.

Jugez-en!... Octave aime votre sœur et m'a chargée de vous la demander pour lui.

PHILIPPE, réprimant un mouvement.

Ah! Il reste absorbé.

CLAIRE, inquiète.

Vous ne répondez pas?

PHILIPPE, très grave.

Je suis désolé pour votre frère, mais ce mariage est impossible.

CLAIRE, avec douleur.

Vous refusez?

PHILIPPE.

Je refuse!

CLAIRE.

Pourquoi?

PHILIPPE.

Parce que ce lien nouveau m'attacherait plus étroitement à votre famille, et qu'après ce qui s'est passé entre vous et moi je ne le veux pas.

CLAIRE, vivement.

Prenez garde de faire le malheur de Suzanne, en la refusant à Octave! Elle l'aime.

PHILIPPE.

Elle n'a que seize ans. Elle est à l'âge heureux où les sentiments peuvent changer, sans laisser dans le cœur des traces profondes et douloureuses... Elle oubliera (3).

CLAIRE.

Et si vous vous trompiez? Si elle allait ne pas oublier, et souffrir?

PHILIPPE, avec force (4).

Alors, je n'aurais qu'un seul mot à lui dire, pour la détourner à jamais de vous et des vôtres.

CLAIRE, avec angoisse.

C'est une revanche que vous cherchez?

PHILIPPE, avec hauteur.

Une revanche! Croyez-vous qu'il me convienne d'en accepter une?

CLAIRE, suppliant.

Oh! Philippe! Soyez généreux?... Je suis bien assez accablée!... Que faut-il que je fasse pour vous fléchir? J'ai eu, envers vous, des torts graves, je le sais...

PHILIPPE, riant amèrement.

Vraiment? Vous avez eu des torts graves, envers moi! Et vous daignez l'avouer? Mais voilà, il me semble, de grandes concessions que vous me faites.

CLAIRE.

Je vous ai fait bien du mal, mais vous me le faites durement expier.

PHILIPPE.

Moi? Et comment? Vous ai-je jamais adressé un reproche? Vous ai-je dit une parole blessante? Ai-je manqué d'égards envers vous?

CLAIRE, avec douleur.

Non! Mais combien j'aurais préféré votre colère, à cette indifférence hautaine avec laquelle vous me traitez! Autour de moi, j'entends tout le monde vanter mon bonheur. Partout où je vais on m'envie, on me fête. Je rentre dans notre maison. Où est-il mon bonheur? Je le cherche, et je ne trouve que la solitude et l'abandon.

PHILIPPE.

Il n'a pas dépendu de moi qu'il en fût autrement. Vous avez, vous-même, décidé de votre vie. Elle est telle que vous l'avez faite.

CLAIRE.

C'est vrai. Mais, au moins, étais-je en droit de compter sur le repos, et je n'ai même pas pu l'obtenir... Vous avez laissé revenir chez vous le duc et la duchesse.

PHILIPPE.

Ce sont vos parents. Etait-ce à moi de leur fermer notre porte? Je les subis bien. De quoi vous plaignez-vous?

CLAIRE, avec une violence croissante.

Oh! n'affectez pas de ne pas comprendre!... Vous savez que si la duchesse est ici, c'est parce qu'elle me hait... Son but est visible... Elle vous affiche, elle vous compromet... (Mouvement de Philippe.) sans que vous vous y prêtiez, je le veux bien... Mais ses bravades, qui soulignent votre indifférence pour moi, on les remarque... elles me blessent... Enfin, prenez-y garde! Je ne les supporterai pas plus longtemps (5)!

PHILIPPE, avec amertume.

Comme c'est bien vous! comme vous êtes bien restée la même! Toujours la violence et l'orgueil! C'est pour faire bonne figure aux yeux du monde, que vous vous êtes jetée, comme une folle, dans l'aventure de notre mariage. Et aujourd'hui encore, à la pensée qu'on peut vous critiquer, vous perdez toute mesure, et vous vous oubliez jusqu'à me menacer (6).

CLAIRE, désespérée.

Non! je ne menace pas : je supplie. Ayez pitié de moi, Philippe, ne me rendez pas responsable du malheur de ces deux enfants! Ils sont là, souriants, pleins de tendresse et d'espérance, et par ma faute ils vont pleurer... Ah! n'attendez pas de moi que je leur cause une telle peine!... Je n'aurais pas ce courage... Et votre refus... (Octave paraît sur la terrasse.) Ah! Octave! Viens (7)! (A Philippe.) Tenez, monsieur, apprenez-le lui vous-même (8).

SCÈNE XI

LES MÊMES, OCTAVE.

PHILIPPE, avec colère.

Madame...

OCTAVE, les observant.

Qu'y a-t-il donc? Comme vous êtes ému!... Comme tu es troublée!... Tu as dit à Philippe?... Est-ce que?...

Il les interroge des yeux avec anxiété.

PHILIPPE, grave.

Octave, il faut que vous renonciez à votre projet.

OCTAVE, avec stupeur.

Renoncer!... Mais pourquoi?

PHILIPPE.

Je vous en prie, ne me demandez rien.

OCTAVE.

Comment! Sans explication?... Vous, Philippe, que j'aime tant, vous me faites un tel chagrin (1)!... Claire, au moins, parle, toi!... Dis-moi pour quel motif?... Ai-je pu lui déplaire, à mon insu?... Qu'y a-t-il de changé, depuis que tu es sa femme?

CLAIRE, avec angoisse.

Octave...

OCTAVE, frappé d'une idée.

Ah!... L'argent!... Est-ce donc parce que je suis sans fortune (2)? (A Philippe.) Mais vous m'avez montré comment on s'enrichit : je ferai comme vous, je travaillerai!

CLAIRE, avec trouble (3).

Qu'est-ce que tu as dit? Sans fortune, toi?

OCTAVE, comprenant son imprudence.

Claire!

CLAIRE, avec une agitation croissante.

Qu'est-ce que cela veut dire?

PHILIPPE, voulant l'empêcher de parler.

Octave, je vous défends...

CLAIRE, attirant son frère à elle (4).

Laissez... monsieur... Il faut qu'il parle!

OCTAVE.

Pardonne-moi. Je viens de trahir un secret, que j'avais

juré de garder... Tu ignorais la perte de notre procès. Tu devais l'ignorer toujours...

CLAIRE.

Mais, je me souviens, ce procès perdu, on nous disait que c'était la ruine?... Toi sans fortune... c'était moi sans dot... Mais alors, quand je me suis mariée?...

OCTAVE.

Le désastre était accompli...

CLAIRE, craignant de comprendre.

Et... mon mari... Philippe?

OCTAVE.

Il le savait (5).

CLAIRE, avec désespoir.

Il le savait!... Et moi... moi!... Oh! alors je suis un misérable!

OCTAVE.

Claire!

CLAIRE (6).

Oui! C'est à cause de moi, entends-tu? qu'il te refuse sa sœur... A cause de moi, créature funeste, qui fais le malheur de tout ce qui m'approche!

Elle éclate en sanglots.

OCTAVE.

Claire, je ne sais ce qui s'est passé... Mais, puisque tu t'accuses, tout doit pouvoir se réparer... Philippe est bon: il te pardonnera

CLAIRE, avec déchirement.

Non! Il me l'a dit : jamais!... Et je le comprends, maintenant (7)!

OCTAVE, suppliant.

Philippe!

PHILIPPE, grave.

Octave, ce n'est pas moi qui ai provoqué cette explication. Elle devait fatalement se produire. J'aurais souhaité qu'elle n'eût pas lieu, surtout devant moi. En tout cas,

elle ne peut en rien modifier mes résolutions. Votre sœur savait d'avance qu'elle n'avait rien à me demander, et que je n'avais, moi, rien à lui accorder.

Acclamations dans la coulisse *Vive le patron!*

OCTAVE, se plaçant devant sa sœur, pour lui donner le temps de se remettre.

Claire, on vient (5).

SCÈNE XII

LES MÊMES, ATHÉNAIS, MOULINET, LE BARON, LA BARONNE, paraissant au fond, sur la terrasse.

ATHÉNAÏS (1).

Voilà les paysans et les ouvriers qui s'apprêtent à danser. Monsieur Derblay, je viens vous chercher.

CLAIRE, avec colère.

Ah! toujours elle!

ATHÉNAÏS, à Philippe.

Voulez-vous ouvrir ce bal champêtre avec moi? Ce sera charmant! Venez (2).

CLAIRE, se mettant entre eux. — A Athénaïs.

Pardon, si je contrarie tes projets... Mais je voudrais avant causer un instant avec toi...

ATHÉNAÏS, railleuse.

Comme cela... tout de suite?

CLAIRE, avec fermeté.

Tout de suite.

ATHÉNAÏS, à Philippe.

Je vous demande pardon... Je viens (3)...

Philippe remonte, après avoir regardé les deux femmes avec inquiétude.

SCENE XIII

CLAIRE, ATHÉNAIS.

ATHÉNAÏS.

De quoi s'agit-il donc, ma chère belle?

CLAIRE (1).

Tout à l'heure, quand tu as emmené mon mari, tu m'as demandé si cela ne me déplaisait pas, et si je n'étais pas un peu jalouse.

ATHÉNAÏS.

Je plaisantais.

CLAIRE.

Tu avais tort, car tu disais vrai.

ANHÉNAÏS.

Toi, jalouse!

CLAIRE.

Oui.

ATHÉNAÏS

De moi?

CLAIRE.

De toi. Tu vois que je suis franche. Il me semble que mon mari s'occupe de toi plus qu'il ne convient, et je m'adresse à toi, pour que tu mettes un terme à une assiduité qui m'est très pénible.

ATHÉNAÏS, doucement.

Ah! chère petite! Comment! Tu souffrais et tu ne disais rien (2)? Mais n'exagères-tu pas un peu? Je ne me rappelle vraiment rien qui ait pu motiver ton ennui. M. Derblay est fort aimable avec moi, mais cette sympathie, entre gens de la même famille, n'est pas surprenante, et n'a rien de criminel.

CLAIRE (3).

J'en souffre.

ATHÉNAÏS, sèchement.

Ma chère amie, c'est à ton mari qu'il faut demander le remède à ton mal... Moi je n'y peux rien.

CLAIRE.

Si, tu peux couper court à cette intimité.

ATHÉNAÏS.

Et comment? En accueillant mal ton mari? D'abord, ce serait m'imposer un rôle bien désagréable, et ensuite, crois-tu le moyen bien efficace?

CLAIRE.

Aussi, n'est-ce pas là ce que je veux te proposer.

ATHÉNAÏS.

Qu'est-ce donc?

CLAIRE.

C'est de t'éloigner pour quelque temps de notre maison.

ATHÉNAÏS, vivement.

Y songes-tu?

CLAIRE.

Oui. Et c'est sur le ton de la prière que je te le demande... Accuse-moi d'être folle, mais fais cela. Il y va de mon bonheur.

ATHÉNAÏS.

Et sous quel prétexte veux-tu que je m'éloigne? Que dirait-on d'un départ si brusque qu'il ressemblerait à une rupture?

CLAIRE.

Nous nous chargerons de l'expliquer d'une manière satisfaisante.

ATHÉNAÏS.

Nous pouvons n'y pas réussir (4), et ce serait désastreux pour moi (5). Tu as été franche : je vais l'être. Je suis nouvelle dans le monde où m'a fait entrer le duc de Bligny, je m'y plais, et je tiens à y garder la place que j'ai déjà su m'y faire. Mais on y est très rigoriste. Aussi, tu comprends que si la famille de mon mari me fait froide mine, on trouvera là une occasion de me discuter. Je suis

si jalousée! Et alors, adieu mes rêves! Si tu as ton amour, moi, j'ai mon ambition. Je comprends que tu tiennes à protéger l'un, souffre que je défende l'autre.

CLAIRE (6).

Ainsi, tu refuses?

ATHÉNAÏS.

Bien à contre-cœur. Mais, en conscience, mets-toi à ma place.

CLAIRE, avec violence.

Que je me mette à ta place? C'est toi qui t'es mise à la mienne, et qui veux t'y mettre encore! Depuis que je te connais, tu me poursuis de ton envie et de ta haine. Fille, tu m'as pris mon fiancé, femme, tu essaies de me prendre mon mari! Je n'ai pas su garder l'un, je saurai t'arracher l'autre.

ATHÉNAÏS, avec rage.

Ah! c'est ainsi! Eh bien! oui, depuis mon enfance, je te rends en haine tout ce que toi, et tes semblables, vous m'avez prodigué de dédain. Tu m'as écrasée, pendant dix ans, de ton nom et de ta fortune! Eh bien! Vois, aujourd'hui, j'ai des millions, je suis duchesse, et tu en es à me demander grâce!

CLAIRE.

Prends garde! Je ne suis pas d'un sang à me laisser longtemps insulter impunément!

ATHÉNAÏS (7).

Et moi, je porte un nom qui me met au-dessus de ta colère.

CLAIRE.

J'en appellerai de la conduite que tu tiens envers moi...

ATHÉNAÏS.

A qui?

CLAIRE.

Au monde.

ATHÉNAÏS.

Lequel? Le tien où je suis montée? Ou le mien où tu es descendue?

CLAIRE (8).

A celui, quel qu'il soit, où il y a des honnêtes gens pour qui respecter les autres est un devoir, et se faire respecter soi-même est un droit (9). Devant celui-là, entends-tu? je répéterai hautement ce que je viens de te dire (10). Je te montrerai telle que tu es. Et nous verrons si le nom que tu portes, si grand qu'il soit, suffira à cacher ta bassesse et ta fausseté!

ATHÉNAÏS.

C'est un scandale que tu cherches (11)?

CLAIRE.

C'est une exécution que je vais faire. Une dernière fois, veux-tu consentir à ce que je te demande?

ATHÉNAÏS, avec rage.

Non! cent fois non!

CLAIRE.

Alors, tu vas voir (12)!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE DUC, LE BARON, LA BARONNE, MOULINET, PHILIPPE.

CLAIRE, avec éclat.

Duc, emmenez votre femme, si vous ne voulez pas que je la chasse devant tout le monde (1)!

MOULINET, accourant effaré.

Chasser ma fille? La duchesse, ma fille!

ATHÉNAÏS, au duc.

Monsieur, me laisserez-vous insulter de la sorte, sans me défendre (2)?

Philippe, grave, paraît aux côtés de Claire.

LE DUC, froidement, à Philippe.

Vous avez entendu, monsieur, ce que madame Derblay

vient de dire? En acceptez-vous la responsabilité? Ou êtes-vous prêt à vous en excuser?

PHILIPPE, que Claire observe avec angoisse, s'avançant impassible.

Monsieur le duc, quoi que fasse madame Derblay, je le tiens pour bien fait.

LE DUC, s'inclinant en souriant.

C'est compris (1)!

CLAIRE, allant vers Philippe avec élan.

Oh! merci, Philippe.

PHILIPPE, l'arrêtant d'un geste.

Vous ne me devez pas de remerciements. En vous défendant, c'était mon honneur que je défendais.

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

Le cabinet de travail de Philippe à Pont-Avesnes. — Porte au fond, porte à droite et à gauche, pan coupé, large fenêtre à droite, une grande table au milieu. Grande cheminée à gauche; en avant de la cheminée, un petit guéridon; à droite, premier plan, une crédence. — A gauche de la table, un fauteuil, à droite, une chaise; au fond, de chaque côté de la porte, une chaise; au premier plan gauche, près du guéridon, une chaise; au premier plan droite, près de la crédence, un fauteuil; sur la table, un encrier avec plumes, crayon, cire à cacheter, cachet; un petit flambeau en bronze doré avec bougie allumée.

SCENE PREMIERE

PHILIPPE, SUZANNE (1).

Philippe écrit, éclairé par une lampe.

SUZANNE, entrant par la gauche.

Bonjour, frère!

PHILIPPE.

Déjà levée, Suzanne?

SUZANNE.

Déjà?... Mais il est huit heures (2)!... Et toi, vilain, tu as encore passé la nuit à travailler!...

PHILIPPE.

J'avais des comptes très importants à arrêter...

SUZANNE.

Eh bien! il fallait prendre un jour de plus et ne pas veiller (3).

PHILIPPE.

C'était impossible. (Il se lève.) Où vas-tu ce matin?

SUZANNE.

Je vais faire une tournée... C'est mon jour de pauvres (4)...

PHILIPPE.

Tiens... tu leur donneras mon aumône avec la tienne.

Il lui donne un billet de banque.

SUZANNE, l'embrassant sur une joue.

Merci pour eux... (L'embrassant sur l'autre.) Merci pour moi (5).

PHILIPPE.

Écoute encore, avant de t'en aller (6)... Claire m'a dit hier quelques mots de tes projets et de tes espérances...

SUZANNE, confuse.

Philippe...

PHILIPPE, très tendrement.

Pourquoi n'es-tu pas venue m'en parler à moi, le premier? Est-ce que je te fais peur, maintenant?...

SUZANNE.

Non, mais ces aveux-là semblent plus faciles à faire à une sœur qu'à un frère.

PHILIPPE, à part.

A une sœur! (Haut.) Tu aimes bien Claire?

SUZANNE.

Oh! tendrement.

PHILIPPE.

Et Octave? Depuis quand l'aimes-tu?

SUZANNE.

Je crois, Philippe, que je l'aime depuis le jour où je l'ai

vu pour la première fois... Il m'a plu tout de suite... Il disait toujours tant de bien de toi!... Et cela m'est allé au cœur... Enfin, il paraissait ne se plaire que dans ma compagnie, et moi, de mon côté, quand il était là, je me sentais joyeuse...

PHILIPPE, avec émotion.

Bien, mon enfant!... Tu sais que mon but unique a été de te rendre heureuse... Le bonheur pour toi est là... Tu épouseras celui que tu aimes.

SUZANNE.

Oh! Philippe! comment te remercier!

PHILIPPE.

D'une façon bien simple, ma chérie... En t'en allant, tu vas passer devant l'église... Entres-y... et dis une toute petite prière pour moi... Je serai payé.

SUZANNE.

De tout mon cœur... Adieu (7)...

PHILIPPE, la rappelant et lui tendant les bras.

Suzanne (8)!

SUZANNE, elle l'embrasse.

A tout à l'heure...

Elle sort.

PHILIPPE, la suivant des yeux.

Adieu, chère enfant, qui as été la joie de ma vie. (Il passe la main sur son front.) Allons!

Il va à son bureau et s'assied sur le fauteuil qui est à gauche.

SCÈNE II

PHILIPPE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE (1).

M. Bachelin demande si monsieur peut le recevoir?

PHILIPPE.

Certainement. Qu'il entre (2).

SCÈNE III

PHILIPPE, BACHELIN.

BACHELIN [1].

Eh bien, quoi de nouveau depuis hier?

PHILIPPE.

Dans la soirée, les conditions de la rencontre ont été réglées.

BACHELIN.

On se bat?...

PHILIPPE.

Ce matin, à dix heures, au carrefour des Étangs, au pistolet, feu en marchant l'un sur l'autre.

BACHELIN.

C'est grave!... Mais le bon droit est de votre côté! Et, voyez-vous, mon cher enfant, je suis peut-être une vieille bête, mais je suis de ceux qui croient encore que tout ne va pas au hasard là-haut, et qu'il y a une providence. Nous nous reverrons demain, Philippe.

PHILIPPE.

Je l'espère. Mais il faut toujours prévoir le malheur. Avez-vous examiné les papiers que je vous ai remis?

BACHELIN.

Oui. Tout est parfaitement en règle.

PHILIPPE.

Je vous remercie. Prenez cette lettre : elle contient ma volonté. Je partage ce que je possède entre ma sœur et ma femme... Je veux que celle qui porte mon nom soit, après moi, complètement indépendante... Maintenant [2], et, ici, c'est à votre vieille amitié que je m'adresse, je vous charge pour Claire d'une mission qui vous sera pénible, mais que vous seul pouvez remplir... Vous, devant qui

j'ai vécu depuis l'enfance, à qui j'ai tout avoué hier, et qui savez ce que j'ai souffert, vous irez trouver ma femme, et vous lui direz combien je l'ai aimée, combien je l'aurais voulue heureuse... Montrez-moi, tel que vous me connaissez, tel qu'elle n'a pas voulu me connaître : confiant et tendre... Enfin, ne permettez pas qu'elle conserve de moi un mauvais souvenir.

BACHELIN.

Eh! mon ami, que n'allez-vous, à l'instant, et vous-même, la trouver?

PHILIPPE, avec fermeté.

Vous oubliez que toute avance, que je ferais, pourrait ressembler à une bassesse!... Ah! ne me croyez pas un cœur dur! Il n'en est rien, je vous l'atteste!... Mais, quand, vis-à-vis d'elle, je ne me suis soutenu qu'à force de fierté, est-ce le moment d'avoir une défaillance (3)?

BACHELIN.

Mais elle est vaincue, écrasée..

PHILIPPE.

Vous vous trompez... Elle lutte encore... Et tenez, cette nuit même, j'en ai eu la preuve. J'étais là à cette table (4), je veillais, et, dans le silence de la maison endormie, j'entendais, au-dessus de ma tête, un bruit de pas incessants, précipités, ceux de cette malheureuse femme (5)... Je la voyais, par la pensée, tournant autour de la chambre qui eût dû être la nôtre... Que vous dirai-je? J'eus un instant de faiblesse... Je fus pris d'un violent désir d'aller retrouver cette femme que j'adore et qui n'est pas à moi... Je me dis que j'étais fou de risquer de mourir avant de l'avoir prise dans mes bras. Je ne fus plus maître de moi, tout mon être s'élançait vers elle, et j'allais tout oublier, quand je l'entendis ouvrir sa porte, traverser le salon et descendre!... Elle venait!... J'attendis frémissant (6)... Elle s'arrêta là... Le bois seul de cette porte nous séparait (7). Je fus sur le point de m'élancer, d'ouvrir, de lui crier : Viens donc! tu sais bien que je t'adore (8)!... Mais, avec déchirement, j'entendis de nouveau le bruit de ses pas s'éloigner, remonter, et se perdre (9)... Ainsi, elle ré-

sistait toujours!... Et moi j'avais été près de céder!... Oh! ce fut bien fini!... Et je pris cette résolution suprême, jouant hardiment la partie : si je meurs, de lui laisser de moi un grand et fier souvenir : si je survis, de la mener jusqu'au bout à la conquête du bonheur!

BACHELIN, grave ([10]).

Mon ami, les violences qui ont amené de si graves complications sont les dernières révoltes de ce fatal orgueil près de disparaître. Oh! il faut absolument que vous reveniez sain et sauf de cette rencontre, car le coup qui vous atteindrait ne tuerait pas que vous ([11]), j'en suis sûr.

PHILIPPE.

Soyez tranquille! Je me défendrai ([12])...

On sonne au dehors.

BACHELIN.

Je me retire... (Très ému.) Allons... du sang-froid... mon brave enfant!... (Il le prend vivement et l'embrasse.) Au revoir ([11])!...

SCÈNE IV

PHILIPPE, OCTAVE, LE BARON.

PHILIPPE.

Vous êtes en avance, n'est-ce pas? Nous avons le temps?

LE BARON ([1]).

Il n'est que neuf heures... Nous sommes ici depuis quelques instants... Nous avons quitté Beaulieu à pied, comme pour une promenade, afin d'éviter les questions... La baronne va nous rejoindre... Elle tiendra compagnie à madame Derblay.

PHILIPPE.

Merci, mon cher baron. Vous m'avez toujours témoigné de l'amitié et je vous en suis très reconnaissant...

Quant à vous, Octave, j'ai une dette à acquitter envers vous et je le fais de grand cœur... Je vous ai rendu responsable de torts qui n'étaient pas les vôtres... J'ai été injuste et je m'en accuse...

LE BARON.

Bien, mon ami (3) !

OCTAVE, très ému.

Philippe, j'ai appris ce qui s'est passé entre Claire et vous... Je sais combien ma sœur a été coupable, et je vous plains d'avoir enduré de tels chagrins, autant que je vous admire d'avoir su les cacher. Vous étiez dans votre droit. Nous n'avions rien à attendre de vous, et c'est moi qui vous demande pardon d'avoir osé vous demander votre sœur...

PHILIPPE.

Non, mon ami... Et... (Regardant le baron.) je veux qu'on le sache bien, dans les graves circonstances où je me trouve, je suis heureux de la savoir aimée par un honnête homme tel que vous. Je veux réparer mon injustice d'un moment, et je vous lègue Suzanne, comme ce que j'ai de plus cher au monde.

OCTAVE.

Philippe ! (Philippe lui tend les mains, il les lui serre avec effusion et se met à pleurer.) Oh ! Philippe !...

LE BARON.

Brave cœur !

PHILIPPE, dominant son émotion.

Allons, marquis, un peu plus de fermeté ! J'espère que ce sera de ma main que vous recevrez ma sœur... Mais si je n'étais plus là, mon ami, quand vous l'épouserez, aimez-la bien : elle le mérite. C'est un cœur tendre que la moindre déception briserait.

OCTAVE, avec élan.

Ah ! toute une existence de dévouement et de tendresse, en échange du bonheur que vous me donnez (3) !... Mais, Philippe, puisque vous êtes si bon, si généreux, ne le soyez pas à demi...

LE BARON (4).

Ayez compassion de cette pauvre femme accablée et désespérée... oh! sincèrement!

OCTAVE.

Songez qu'elle pourrait ne plus vous revoir!... Je viens de lui parler : elle m'attendait.

LE BARON.

Elle est là!... elle pleure.

OCTAVE.

Oh! par grâce! un mouvement d'indulgence!... Ne la repoussez pas!... Faites cela, je vous en supplie!

PHILIPPE, sombre.

Je voulais éviter une entrevue, qui ne pouvait être qu'horriblement pénible pour votre sœur et pour moi (5). Vous désirez tous deux qu'elle ait lieu... J'y consens... (Au baron.) Mais faites en sorte de l'abréger... et facilitez-moi le départ, en venant me chercher...

LE BARON.

Je vous le promets (6)...

OCTAVE.

Oh! merci (7)...

SCÈNE V

LES MÊMES, LA BARONNE, CLAIRE.

Claire s'avance, appuyée sur la baronne. — Octave et le baron vont prendre leur chapeau et disparaissent par le fond. — La baronne les suit (1). — Claire et Philippe restent un instant en présence silencieux. — Claire fait un effort pour parler. — Elle ne peut y parvenir (2) et, saisissant la main de Philippe, elle éclate en sanglots.

CLAIRE.

Oh! Philippe!...

PHILIPPE, très troublé.

Claire... par grâce... vous me troublez profondément... J'ai besoin de tout mon courage... Je vous en supplie! Calmez-vous... ménagez-moi, si vous tenez à ma vie [3]!...

CLAIRE.

Votre vie! Ah! Plutôt donner cent fois la mienne! C'est moi, malheureuse, qui, par mon emportement, vous ai jeté dans le danger!... Est-ce que je n'aurais pas dû tout supporter? En souffrant, j'expiais mes torts envers vous... Et, dans une minute d'emportement, j'ai tout oublié! Oh! vous devez me haïr... car je ne vous ai fait que du mal...

PHILIPPE, très doucement.

Non! je ne vous hais pas... Il y a eu, au début de notre existence commune, un malentendu qui nous a coûté, à l'un et à l'autre, bien des peines... Je ne vous en fais pas seule responsable... Il y a eu de ma faute... Je n'ai pas su vous comprendre... Je n'ai pas su assez complètement me sacrifier... Je vous aimais trop!... J'ai beaucoup souffert! Mais je ne veux pas m'éloigner, en vous laissant la pensée que j'ai conservé pour vous de la rancune [4]... Donnez-moi la main, comme je vous la donne, et disons-nous adieu...

CLAIRE.

Adieu! Mais non! pourquoi? (Avec force.) Vous ne vous battrez pas [5]!... Je saurai vous en empêcher!

PHILIPPE.

Et comment?

CLAIRE.

En sacrifiant mon orgueil à votre sécurité! Oh! rien ne me rebutera puisqu'il s'agit de vous! Je m'humilierai devant la duchesse... S'il le faut, j'irai trouver le duc [6]...

PHILIPPE.

Je vous le défends! Vous portez mon nom : ne l'oubliez pas! Toute humiliation qui vous atteindrait m'atteindrait moi-même... (Avec éclat.) Et puis, enfin, comprenez donc que je l'exècre, cet homme qui a été cause de mon malheur! Et soyez sûre que l'instant, qui va me mettre face

à face avec lui, est par moi, depuis longtemps, ment attendu!

CLAIRE, avec angoisse.

Philippe!

PHILIPPE.

Ce n'est pas pour rien, allez, que j'ai souffert sa présence chez moi. Je voulais l'avoir à ma portée. Je savais de quoi il était capable, et il fallait, pour ma justification complète à vos yeux, qu'à l'outrage de son abandon, il ajoutât l'outrage de son nouvel amour!

CLAIRE, avec dégoût.

Ah!

PHILIPPE.

Mais je vous connais aussi. J'étais sûr que ce serait par vous-même, dans une heure de suprême révolte, que cet homme me serait livré (7). Vous avez fait ce que j'attendais de vous. Maintenant, le reste me regarde (8).

CLAIRE, s'attachant à lui.

Oh! mais cela, c'est impossible! Philippe, c'est de la folie!... Je ne vous quitterai pas (9).

PHILIPPE.

Laissez-moi!

CLAIRE, avec désespoir.

Mais je ne veux pas qu'il vous tue! Ah! Philippe, rien qu'un instant!... Écoutez-moi, regardez-moi!... Vous ne voulez donc rien comprendre? Mais vous ne voyez donc pas que je vous adore?.. Vous ne l'avez donc pas deviné depuis longtemps, dans le trouble de ma voix, dans l'égarement de mes yeux?

PHILIPPE, essayant de la repousser.

Claire!...

CLAIRE, la tête sur son épaule.

Oh! tu ne m'empêcheras pas de parler! Si tu savais comme je t'aime! Reste là près de moi, tout à moi! Nous sommes si jeunes, nous avons tant de temps à être heureux (10)! (Philippe fait un mouvement pour lui échapper.) Ne

t'éloigne pas ! Que t'importe cet homme et cette femme qui nous détestent ?... Nous les oublierons. Partons, veux-tu, loin d'eux ? Là, ce sera l'amour, le bonheur et la vie !

PHILIPPE, la détachant de lui (11).

Ici, c'est le devoir et l'honneur !

CLAIRE.

Non ! non !

Le baron paraît au fond.

PHILIPPE.

Silence (12) !

CLAIRE.

Ah ! c'est fini, je suis perdue !...

LE BARON, à Philippe.

Il est temps.

Il sort.

PHILIPPE, à Claire, doucement (13).

Adieu !

CLAIRE, suppliante, venant à lui.

Ah ! ne me quittez pas ainsi ! Pas sur ce mot glacé ! Dites-moi que vous m'aimez ! Ne partez pas sans me l'avoir dit !

PHILIPPE (14).

Priez Dieu que je vive !

Il sort par le fond ; la porte se referme.

CLAIRE, avec désespoir.

Ah ! Elle tombe((15), puis au bout d'un instant reprend ses forces, cherche Philippe, ne le voit plus, et, chancelante, se dirige vers la fenêtre.) Le voilà qui s'éloigne... Il gagne le parc... au détour de l'allée, il disparaît (16) !... Mon Dieu ! si j'allais ne plus le revoir (17) !... Non ! non ! c'est impossible (18) !... Mais pourquoi l'ai-je laissé partir ! J'étais folle ! Il fallait m'attacher à lui... le suivre (19)... Ce misérable duc me le tuera !... Oh ! non ! je le sauverai !

Elle sort par le fond en courant.

DEUXIÈME TABLEAU

Un carrefour de forêt. — Au quatrième plan milieu, un bouquet d'arbres; entre ce bouquet et la coulisse, un buisson; au premier plan gauche, une roche plate couverte de mousse. — Sur la roche une boîte de pistolets.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, MOULINET, puis PONTAC et LE DOCTEUR.

MOULINET, assis sur la roche, se lamentant (1).

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

LE DUC (2).

Ah! voici Pontac, et le docteur.

MOULINET, avec inquiétude.

Le docteur!... Déjà (3)?

PONTAC, présentant le docteur.

M. le docteur Servan (4).

Il remonte vers le fond avec le docteur après les salutations.

MOULINET, au duc.

Voyons, monsieur le duc, il n'y a donc pas moyen d'arriver à une solution raisonnable?... Je suis tout tremblant, j'ai passé la nuit à lire des descriptions effrayantes des blessures par les armes à feu... Et je vous déclare que si je vous ai assisté jusqu'ici, c'est que j'ai conservé l'espoir d'obtenir de vous que vous ne poussiez pas les choses à outrance...

LE DUC.

Avez-vous oublié ce que madame votre fille m'a dit en partant?

MOULINET.

Qu'elle espérait que vous alliez la venger?... Eh bien! ma fille est une folle... dangereuse... de vous avoir excité à la violence... C'était à la conciliation qu'il fallait vous exhorter... Tout peut très bien s'arranger... Désaccord passager entre deux amies, querelle sans importance entre deux cousines... On s'embrassera, et tout sera fini!... Mais un duel, un scandale, une rupture (5)! Vous n'en mesurez donc pas les conséquences?...

LE DUC, souriant.

Pauvre monsieur Moulinet!... Tenez, parlez de cela à Pontac (6)!...

MOULINET, à Pontac, qui est redescendu.

Mais sans doute... Tous les jours, de pareilles affaires aboutissent à une pacification... C'est très facile... On fera un petit procès-verbal. Madame Derblay retirera ce qu'elle a dit... Ma fille retirera ce qu'elle a répondu... Vous, mon gendre, vous retirerez votre provocation... Et chacun retirant quelque chose... il ne restera plus...

LE DUC, froidement.

Qu'à nous retirer nous-mêmes!

MOULINET.

C'est ce qui se fait couramment.

PONTAC.

Pas quand il s'agit de gens tels que M. Derblay et M. de Bligny... Croyez-moi, monsieur Moulinet, imposez silence à votre cœur (7)!

LE DUC, railleur.

Etouffez les plaintes du candidat alarmé.

MOULINET, très ému.

Eh! monsieur, il s'agit bien de cela! Je n'ai plus devant les yeux qu'un but d'humanité... Je suis un brave homme, moi, au fond. J'ai des remords, je m'accuse d'être cause de ce qui arrive, et je suis bouleversé, à la pensée que deux de mes semblables vont s'égorger là, tout à l'heure... Voyons, duc, voyons, mon ami, mon cher enfant, soyez raisonnable, faites ça pour moi! (Avec

attendrissement.) Et je vous le promets, vous n'aurez pas affaire à un ingrat (8). Voyons, monsieur Pontac ?...

PONTAC.

C'est impossible, monsieur Moulinet (9). Silence... Voici ces messieurs...

MOULINET, gémissant.

Ah ! mon Dieu !... Mon Dieu !...

SCÈNE II

LES MÊMES, PHILIPPE, OCTAVE, LE BARON et LE DOCTEUR (1).

Philippe et le duc échangent un salut et restent séparés par la largeur de la scène (2). Le baron, Octave, Pontac et Moulinet se réunissent au milieu et tirent les armes au sort.

OCTAVE, venant à Philippe.

Philippe, écoutez-moi bien... Vous êtes un homme admirablement brave... On peut tout vous dire... Le duc est un tireur redoutable. Le baron et moi, pour égaliser les chances, nous avons exigé qu'on ne lui laissât pas le temps de juger la distance... On va vous placer dos à dos... vous marcherez chacun vers votre place et, au moment où on donnera le signal, vous vous retournerez... Par grâce, pas de générosité, pas d'hésitation...

PHILIPPE.

Laissez-moi faire... Vous voyez, ma main ne tremble pas (3).

Les témoins font les préparatifs du duel. — Ils placent Philippe et le duc, dos à dos, le pistolet à la main.

LE BARON.

Placez-vous, messieurs (4)...

Le duc et Philippe gagnent leur place, après avoir, l'un et l'autre, relevé le collet de leur redingote, pour ne pas montrer le blanc du col.

PONTAC.

Etes-vous prêts?...

PHILIPPE et LE DUC.

Oui.

SCÈNE III

LES MÊMES, CLAIRE.

Elle paraît à droite du bouquet d'arbres, venant de la gauche.

CLAIRE.

Les voilà!

LE BARON.

Tirez!

Le duc et Philippe se retournent, le duc fait feu vivement. — Claire, qui s'est jetée devant Philippe, chancelle et tombe.

CLAIRE.

Ah!...

TOUS, avec épouvante.

Ah!

Ils s'élancent vers elle.

PHILIPPE.

Grand Dieu [1]!

Il prend Claire dans ses bras et l'étend sur la roche, la tête sur son épaule.

CLAIRE.

Je meurs pour toi, Philippe, je t'aime [2]!

Elle s'évanouit.

LE BARON, au duc qui reste tremblant et pâle.

Partez, duc! Après un tel malheur, toute rencontre est impossible...

LE DUC.

Pas avant de savoir si elle est vivante...

PHILIPPE, au médecin.

Est-ce grave?

LE DOCTEUR [3].

Non!

LE BARON, au duc.

Aucun danger. Partez!

Le duc sort avec Pontac et Moulinet par le premier plan droite.

SCÈNE IV

PHILIPPE, CLAIRE, sur la roche. LE BARON, OCTAVE et LE DOCTEUR, au deuxième plan.

CLAIRE revient à elle peu à peu. Elle voit Philippe à genoux, elle lui passe le bras autour du cou, puis, encore engourdie :

Je suis morte, n'est-ce pas, mon bien-aimé, et morte pour toi ? Tu me souris, je suis dans tes bras... Ah! que la mort est douce ! (Elle retrouve tout à coup la raison. Elle se redresse.) (1) Mais non, je souffre, j'existe !... (Elle regarde Philippe avec angoisse.) Un seul mot ! Réponds ! M'aimes-tu ?...

PHILIPPE, avec passion.

Je t'adore !...

CLAIRE, tombant dans ses bras.

Ah !... Comme je vais être heureuse !...

Rideau.

FIN

MISE EN SCÈNE

ACTE PREMIER.

Scène Ire.

1. Claire descend derrière la table et y pose son livre, puis vient à droite du paravent.
2. Elle remonte, passe derrière la table et descend premier plan milieu.
3. Elle descend avant-scène milieu.
4. Claire se dirige vers le pouf.
5. Claire s'assied sur le pouf.
6. Claire se lève.
7. Claire descend avant-scène droite, presque au milieu.
8. La baronne se lève et descend avant-scène milieu.
9. La baronne remonte au fond.
10. Claire se dirige vers la marquise.
11. Claire s'arrête à gauche de la table.
12. La baronne redescend et va s'asseoir sur le canapé.
13. Claire se met à genoux, à droite de la marquise.
14. Claire se lève et va à la porte du fond. La baronne se lève et vient à droite de la table.
15. La baronne remonte au deuxième plan à droite, derrière le canapé; la marquise se lève et vient avant-scène, presque au milieu.

Scène II.

1. Octave, au fond, à gauche, sur la terrasse, laisse passer Barbelin qui entre en saluant Claire et la baronne et descend avant-scène milieu. La baronne

descend avant-scène droite et Claire avant-scène, entre Bachelin et la baronne. Octave descend avant-scène, à gauche de la marquise, en passant à gauche de a table sur laquelle il pose son chapeau.

2. Le domestique entre, prend le fauteuil qui est à droite de la porte du fond, le porte sur la terrasse au milieu, et disparaît.

3. Octave remonte au deuxième plan, à gauche de la table.

4. La marquise remonte devant la chaise qui est à droite de la table; Octave descend à l'avant-scène gauche.

5. Claire passe derrière la baronne qui s'approche de Bachelin. Claire s'assied sur le canapé.

6. Bachelin va porter son chapeau et sa serviette sur le piano et revient au premier plan milieu.

7. La baronne s'assied sur le canapé à gauche de Claire, la marquise s'assied sur la chaise à droite de la table, et Octave remonte à l'angle gauche de la table.

8. Octave descend avant-scène gauche.

9. La baronne se lève ainsi que Claire.

10. La baronne et Claire remontent et sortent par la porte du fond. La marquise se lève.

Scène III.

1. La marquise descend avant-scène droite, devant le canapé, et Bachelin descend un peu à gauche.

2. La marquise s'assied sur le canapé et Bachelin descend avant-scène gauche.

3. Bachelin remonte premier plan milieu, à gauche du canapé.

4. La marquise se lève.

5. Bachelin descend avant-scène, un peu à gauche.

6. Bachelin remonte premier plan milieu.

7. La marquise traverse le théâtre et va avant-scène, devant la table.

8. La marquise descend avant-scène gauche, Bachelin descend avant-scène milieu.

9. La marquise vient à gauche de Bachelin.

10. La marquise va à gauche de la table.

11. La marquise va avant-scène gauche.

12. La marquise remonte à gauche de la table et Bachelin à droite.

13. La marquise s'assied sur la chaise, à gauche de la table.

14. Bachelin s'assied sur la chaise, à droite de la table.

15. Ils se lèvent tous deux.

18. La marquise descend avant-scène droite et Bachelin avant-scène gauche.

Scène IV.

1. Octave entre par la porte pan coupé gauche et descend avant-scène milieu.

2. La marquise s'assied sur le canapé.

3. Octave se met à genoux, à gauche de sa mère.

4. Octave se lève, prend sa mère par la main et la fait lever, puis descend à l'avant-scène milieu avec elle.

5. Bachelin vient près d'Octave.

6. Bachelin et Octave vont à l'avant-scène gauche et la marquise avant-scène droite, à gauche du canapé.

Scène V.

1. Claire et la baronne entrent par la porte pan coupé gauche, suivies du baron. — Claire descend premier plan gauche du canapé et un peu au-dessus, la baronne descend à l'avant-scène gauche, à droite d'Octave, en passant à gauche de la table, le baron descend premier plan milieu; la marquise vient à lui.

2. Octave remonte à gauche de la table, passe derrière et vient à droite du baron, premier plan. — Claire descend à l'avant-scène droite, en passant à gauche du canapé derrière la marquise, qui va la rejoindre à l'avant-scène.

3. Octave prend le sac de voyage que le baron a sous le bras gauche et remonte au deuxième plan, à droite de la table.

4. La baronne passe à droite du baron, qui va à Bachelin à l'avant-scène gauche, et lui serre la main.

5. Claire remonte à droite du canapé et va à la porte pan coupé droite.

6. La baronne lui donne le sac qu'elle a pris au baron, Octave remonte à la porte pan coupé droite, à gauche de Claire.

7. La baronne remonte à la porte pan coupé droite et sort avec Claire et Octave, le baron remonte à gauche de la table, passe derrière et vient troisième plan milieu, puis descend premier plan milieu, et pose son chapeau sur la table derrière la corbeille de fleurs.

Scène VI.

1. Bachelin remonte à gauche de la table et vers la porte du fond.

2. La marquise passe avant-scène gauche, Bachelin descend premièrement à gauche du canapé.

3. Le baron descend avant-scène milieu et Bachelin avant-scène droite.

4. La marquise est devant le fauteuil, premier plan gauche.

5. La marquise s'assied sur le fauteuil.

6. Le baron va s'asseoir sur le pouf devant la table, et Bachelin vient avant-scène milieu.

7. Le baron se lève.

8. Le baron descend avant-scène milieu, à gauche de Bachelin.

9. Bachelin remonte à droite de la table, passe derrière, et descend près de la marquise, à droite du paravent.

10. Le baron prend la main gauche de la marquise, Bachelin recule près de la table.

11. La marquise se lève.

12. La marquise descend, et passe à l'avant-scène droite devant le canapé ; le baron vient avant-scène milieu.

13. Bachelin deseend avant-scène gauche.

14. Le baron serre la main de la marquise.

15. Le baron passe à gauche de la table, prend ses gants, passe derrière la table, y prend son chapeau et descend deuxième plan milieu.

Scène VII

1. Le domestique entre du fond et descend deuxième plan, à droite.

2. Bachelin fait un mouvement de supplication

3. Le domestique sort par le fond et disparaît à gauche.

4. Le baron descend premier plan milieu.

5. Le baron remonte et sort par la porte pan coupé droite. La marquise s'assied sur le canapé.

Scène VIII

1. Le domestique entre par la porte du fond et reste au troisième plan droite.

2. Philippe entre par le fond avec Suzanne ; ils descendent troisième plan milieu, Suzanne à gauche de Philippe.

3. La marquise se lève.

4. Suzanne descend à gauche de la marquise.

5. Philippe descend premier plan, à droite de la table.

6. Elles vont sur la terrasse et disparaissent à droite, Philippe les suit des yeux, puis se retourne et va à Bachelin qui lui tend les mains.

7. Bachelin va à l'avant-scène droite.

8. Bachelin va à Philippe à l'avant-scène droite.

9. Bachelin prend Philippe par la main et l'amène à l'avant-scène milieu.

10. La marquise et Suzanne reparaissent au fond à gauche sur la terrasse.

11. La marquise et Suzanne entrent par le fond et descendent au troisième plan milieu, Suzanne à gauche de la marquise.

12. Bachelin va à l'avant-scène gauche, suivi par Philippe.

Scène IX.

1. Octave et Claire entrent par la porte pan coupé droite, suivis par la baronne; ils viennent au troisième plan milieu un peu à droite; la baronne reste un peu en arrière d'eux.

2. Claire fait un pas vers Suzanne en lui tendant les mains. Suzanne vient à elle.

3. Claire fait un salut à Philippe qui s'est retourné en l'entendant entrer; Claire et Suzanne descendent au premier plan devant le canapé; la marquise et la baronne descendent aussi, la marquise à gauche du canapé et la baronne derrière.

4. Octave descend premier plan milieu à droite de la table. La marquise et Suzanne s'asseyent sur le canapé, Suzanne à droite de la marquise; Claire passe derrière le canapé à droite de la baronne.

5. Le baron entre par la porte pan coupé droite et descend premier plan milieu. Philippe remonte au premier plan à gauche de la table; Octave les présente l'un à l'autre.

6. Le baron passe devant Octave et va à Philippe. Octave remonte et va à gauche du canapé, près de la marquise.

7. Le baron serre les mains à Philippe.

8. La baronne passe derrière Octave et descend avant-scène, un peu à gauche.

9. Octave remonte au fond près de la porte.

10. La baronne passe avant-scène gauche.

11. La baronne remonte au pouf qui est devant la table et s'y assied, Octave descend près de la baronne, au premier plan à droite de la table.

12. Octave remonte premier plan milieu.

13. La baronne se lève.

14. Octave se rapproche de la marquise.

15. La baronne descend à l'avant-scène gauche, suivie par Octave.

16 Claire remonte à droite de la porte du fond. Bachelin entre du fond, passe derrière Claire et vient derrière le canapé.

17. Suzanne se lève, remonte à droite du canapé, passe devant Bachelin qui s'est reculé pour la laisser passer, puis elle va à gauche derrière la table; le baron et Philippe rentrent, Octave remonte derrière la table à droite de Suzanne, Philippe descend à gauche de Suzanne et le baron à l'avant-scène gauche en passant à gauche de la table. La baronne vient avant-scène milieu.

18. Bachelin est derrière le canapé à droite de la marquise toujours assise.

19. Le baron vient à l'avant-scène milieu, à gauche de la baronne.

20. Le baron et la baronne redescendent avant-scène gauche. La marquise se lève. Philippe descend au premier plan à gauche de la table, le baron remonte près de lui.

21. Claire descend premier plan, à gauche de la marquise.

22. Claire remonte au fond et parle au domestique qui sort par la porte du fond; la marquise remonte près de Claire et à sa droite. La baronne remonte au premier plan milieu un peu à droite, Bachelin remonte au deuxième plan à droite.

23. Octave descend premier plan milieu, à gauche de la baronne.

24. Octave remonte en riant derrière la table à droite de Suzanne, la baronne descend avant-scène gauche devant le pouf.

SCÈNE X.

1. Le domestique entre au fond et annonce; la marquise descend avant-scène droite en passant à gauche du canapé. Le domestique se range à droite pour laisser entrer Moulinet et sa fille, puis il sort par le fond.

2. Athénaïs entre par le fond avec Moulinet et va à Claire; Moulinet fait des saluts à tous les personnages qui sont à gauche, puis va à Bachelin.

3. La marquise remonte au premier plan à gauche du canapé, Athénaïs descend près d'elle et à sa gauche, Claire descend sur le même plan qu'elle, au milieu.

4. Le baron, Philippe, Octave et Suzanne remontent sur la terrasse et disparaissent.

5. Claire remonte au deuxième plan, derrière la chaise qui est à droite de la table.

6. Athénaïs va à la baronne.

7. Moulinet descend au premier plan, à gauche de la marquise qui descend devant le canapé, et s'y assied, Bachelin prend la chaise qui est entre le piano et la porte pan coupé droite, l'apporte à gauche du canapé et y fait asseoir Moulinet. Claire a pris la chaise qui est à droite de la table, la place à gauche de Moulinet et invite Athénaïs à s'y asseoir, puis elle va chercher la chaise qui est derrière la table et l'apporte à gauche d'Athénaïs et s'assied; la baronne s'asseoit sur le pouf. Bachelin, après avoir apporté la chaise à Moulinet, est remonté et sorti par la porte du fond.

8. Ils se lèvent. Moulinet place sa chaise derrière le canapé, Claire va porter la sienne derrière la table, et Athénaïs met la sienne à droite de la table. Moulinet offre son bras à la marquise, qui le prend après un moment d'hésitation.

9. Moulinet remonte avec la marquise vers le fond. Ils disparaissent à gauche. La baronne, qui est remontée avec Athénaïs, sort après la marquise et Moulinet. Au moment où Claire va sortir, Athénaïs l'arrête.

Scène XI.

1. Toutes deux au fond, près de la porte, Athénaïs à droite de Claire
2. Elles descendent toutes deux avant-scène milieu.
3. Claire passe avant-scène gauche.
4. Claire indique à Athénaïs la chaise qui est à droite de la table et l'invite à s'y asseoir, puis elle remonte au coin gauche de la table. Athénaïs vient s'asseoir sur la chaise que Claire lui a désignée.
5. Athénaïs se lève
6. Elles descendent à l'avant-scène, Claire en face de la table et Athénaïs au milieu.
7. Athénaïs va à Claire.
8. La baronne paraît au fond.

Scène XII.

1. La baronne descend au premier plan milieu, un peu à droite
2. Athénaïs remonte au même plan que la baronne.
3. La baronne descend devant le canapé.

Scène XIII.

1. Claire suit des yeux Athénaïs; lorsqu'elle a disparu, elle vient vivement à la baronne.

2. Claire passe devant la baronne et descend avant-scène droite; la baronne va avant-scène gauche.

3. Claire revient avant-scène milieu.

4. Claire vient s'asseoir sur le pouf et s'appuie sur la table en sanglotant. La baronne remonte à gauche de Claire.

5. La marquise descend vivement à droite de la table, près de Claire.

Scène XIV.

1. Bachelin entre par le fond et descend au premier plan milieu

2. Bachelin descend avant-scène devant le canapé, la marquise remonte au deuxième plan milieu, un peu à droite.

3. Claire descend à l'avant-scène, s'essuie les yeux et remonte à droite du pouf.

4. Claire va à Bachelin; la marquise descend au premier plan, à droite de la table.

Scène XV.

1. Philippe entre par le fond, suivi de Bachelin qui reste au troisième plan droite, devant la colonne, du même côté, Philippe descend au deuxième plan, à droite de la table.

2. Philippe descend au premier plan, milieu.

3. Philippe descend sur le même plan que Claire.

4. Claire tend sa main à Philippe qui la prend et la lui embrasse.

5. Philippe se tourne vers la marquise qui lui fait signe de rester et passe à gauche de sa fille. Philippe descend avant-scène gauche, à droite de la baronne.

Scène XVI.

1. Le duc entre par le fond, suivi de Moulinet; il descend au premier plan milieu, et Moulinet descend à l'avant-scène gauche, en passant à gauche de la table, puis vient devant le pouf.

2. Philippe remonte au fond en passant à gauche de la table, traverse au fond et vient deuxième plan droite, au-dessus du canapé, à gauche de Bachelin, qui est descendu au deuxième plan après l'entrée du duc.

3. Moulinet remonte au deuxième plan gauche, à gauche de la table.

4. Claire passe avant-scène milieu, à droite du duc. Athénaïs entre au fond et descend derrière la table.

5. Philippe descend à l'avant-scène, à droite de Claire. Octave et Suzanne paraissent et restent au fond.

ACTE DEUXIÈME.

Scène Ire.

1. Suzanne entre par la porte premier plan droite, et descend avant-scène milieu.
2. Suzanne va arranger les rideaux de la fenêtre premier plan gauche.
3. Suzanne descend avant-scène gauche.
4. Brigitte descend avant-scène milieu.
5. Suzanne remonte à la cheminée, devant le canapé de gauche; Brigitte remonte à droite de Suzanne, et place le garde-feu. Suzanne s'assied sur le canapé.
6. Suzanne descend avant-scène gauche.
7. Brigitte descend avant-scène, milieu.
8. Suzanne vient premier plan droite.

Scène II.

1. Suzanne descend avant-scène gauche, Octave s'arrête à la porte, puis descend à l'avant-scène gauche, à droite de Suzanne. Brigitte sort par la porte premier plan droite.
2. Octave vient avant-scène droite.

Scène III.

1. La baronne et le baron entrent par la porte premier plan, droite; la baronne va s'asseoir sur le canapé à gauche, le baron vient près du canapé de droite.
2. Moulinet entre et vient premier plan, milieu, près du pouf, le baron descend même plan, devant la chaise qui est près du canapé.
3. Suzanne va s'asseoir sur le canapé de droite.
4. Le baron descend à gauche d'Octave qui lui prend le bras; ils passent tous deux à l'avant-scène gauche.

5. Le baron va s'asseoir sur le fauteuil, premier plan gauche, Octave passe à gauche du fauteuil, remonte et va à gauche du canapé, même côté.

6. Le baron se lève et descend avant-scène gauche.

7. Moulinet se lève.

8. Moulinet remonte à la cheminée.

Scène IV.

1. Le duc entre par la porte premier plan droite et vient près du pouf. Octave descend premier plan, à gauche du duc.

2. Le duc remonte à droite de la chaise qui est devant le canapé de droite. Suzanne se lève.

3. La baronne se lève. Moulinet descend à droite du baron qui est remonté au premier plan gauche, à droite du fauteuil.

Scène V.

1. Le duc s'assied sur la chaise devant le canapé à droite de la cheminée: la baronne vient près de lui.

2. Le duc se lève et descend avant-scène droite; la baronne descend à sa gauche.

3. La baronne remonte s'asseoir sur le canapé, à gauche de la cheminée.

4. Le duc remonte devant la cheminée.

5. La baronne se lève.

6. Moulinet va avant-scène droite et le baron avant-scène gauche.

7. La baronne descend avant-scène milieu, avec le duc à droite.

8. Le duc passe devant Moulinet et va avant-scène droite.

9. Le duc repasse devant Moulinet et va à droite de la baronne.

Scène VI.

1. Athénaïs entre par la porte premier plan droite, le duc remonte à la cheminée, la baronne passe à gauche du fauteuil.

2. Claire entre au bras d'Octave et se dirige vers le fauteuil à gauche, le baron remonte au premier plan, à gauche du pouf, et s'y trouve au moment où Claire et Octave passent devant. La marquise et Suzanne entrent, suivies de Bachelin qui s'arrête près de la chaise premier plan droite, cause un instant avec Moulinet qui sort ensuite. Athénaïs remonte s'asseoir sur le canapé à droite de la cheminée, Bachelin, remonte au deuxième plan droite près du ca-

canapé ; de ce côté, le baron est monté près du duc lorsque Octave lui a répondu Lorsque Claire est arrivée au fauteuil, elle s'y assied. Octave va se joindre au baron et au duc.

3. Suzanne qui était restée un peu en arrière de la marquise, vient à droite du fauteuil aussitôt que celle-ci se dirige vers Bachelin.

4. La marquise traverse et va avant-scène droite, à gauche de Bachelin.

5. La baronne retire le voile et la couronne de Claire et la donne à Suzanne.

6. Suzanne traverse le théâtre et sort par la porte pan coupé droite.

7. Octave descend à droite de Claire.

8. Claire se lève.

9. Octave va à la marquise et à Bachelin.

10. Le duc descend à droite de Claire ; la baronne remonte à gauche, près du canapé du même côté.

11. Octave et la marquise remontent à la cheminée. Athénaïs s'est levée ; Bachelin remonte à droite du canapé de droite. Suzanne rentre, traverse le théâtre et va à la fenêtre. Octave l'y suit.

12. Claire passe devant le duc et remonte à la cheminée ; la baronne vient près de Claire.

13. Le duc va à l'avant-scène droite ; le baron, quittant le groupe de la cheminée, vient à gauche du duc.

14. Moulinet rentre par la porte premier plan droite et va à Bachelin, deuxième plan, même côté.

15. Le baron remonte à la cheminée.

16. Athénaïs se détache du groupe de la cheminée avec Claire ; elle descend avec elle à l'avant-scène milieu, Claire à gauche.

17. La marquise descend à gauche de la chaise qui est devant le canapé de droite ; le duc remonte près d'elle, elle lui donne sa main qu'il embrasse.

18. Athénaïs prend le bras de son père et sort avec lui par la porte premier plan droite, suivie du duc, du baron et de Bachelin.

19. La marquise descend à droite de Claire.

20. Octave descend à droite de la marquise et lui offre son bras.

21. Octave et la marquise sortent par la porte, premier plan droite

22. La baronne descend à gauche de Claire et Suzanne à droite.

23. La baronne va à Suzanne et se dirige vers la porte premier plan droite. Claire redescend et s'assied sur le fauteuil, premier plan gauche

24. Suzanne est près de la porte.

25. La baronne embrasse Suzanne sur le front.

Scène VII.

1. La baronne vient au premier plan milieu.
2. La baronne vient près de Claire.
3. La baronne recule au premier plan milieu.
4. La baronne vient près de Claire et à droite du fauteuil.
5. Claire se lève.
6. La baronne recule au premier plan, milieu.
7. Claire vient à la baronne et se jette dans ses bras.
8. Claire se détache de la baronne.
9. La baronne embrasse Claire.
10. La baronne se dirige vers la porte, premier plan droite.

Scène VIII.

1. Au bruit que fait la porte en se fermant derrière la baronne, Claire fait un mouvement comme pour courir après la baronne, puis s'arrête et vient s'asseoir sur le pouf.
2. Elle se lève.
3. Elle va à la fenêtre et l'ouvre.
4. Elle referme brusquement la fenêtre.
5. Elle revient au troisième plan milieu.
6. Elle recule vers la chaise, qui est à droite devant le canapé.
7. Elle s'appuie à la chaise.

Scène IX.

1. Philippe entre par la porte pan coupé gauche et vient jusque devant le canapé, à gauche de la cheminée.
2. Il fait un pas vers Claire, en se dirigeant entre la cheminée et le pouf
3. Il avance encore d'un pas.
4. Il vient au milieu et devant la cheminée.
5. Il se dirige vers Claire.
6. Il s'approche de Claire.
7. Claire descend au premier plan droite, à gauche de la chaise qui est au premier plan, de ce côté.
8. Philippe descend devant la chaise qui est devant le canapé, à droite de la cheminée.

9. Claire s'assied sur la chaise qui est au premier plan droite.

10. Philippe vient à gauche de Claire et lui prend la main droite.

11. Il laisse retomber la main de Claire.

12. Il recule jusqu'à la chaise qui est devant le canapé à droite de la cheminée.

13. Il recule jusque devant le pouf.

14. Claire se lève et vient premier plan à droite du pouf, presque au milieu.

15. Philippe passe à gauche du pouf et sur le même plan.

16. Il descend à gauche de Claire au premier plan.

17. Il recule jusque devant le canapé qui est à gauche de la cheminée.

18. Il tend la main droite à Claire qui lui donne la sienne du même côté.

19. Claire essaye de se dégager en passant à gauche de Philippe.

20. Il la tient plus étroitement près de lui.

21. Elle se dégage et recule au premier plan gauche à droite du fauteuil, tournant le dos à Philippe.

22. Il recule vers la droite, au premier plan en face de la chaise qui est devant le canapé.

23. Il va près de Claire, à sa droite et un peu au-dessus.

24. Claire descend à l'avant-scène gauche.

25. Elle se retourne brusquement et veut remonter vers la cheminée entre le pouf et le canapé à gauche ; Philippe lui barre le passage ; elle se retourne face au public et redescend à droite du fauteuil, premier plan gauche.

26. Il descend à droite de Claire.

27. Il laisse retomber ses poings et recule jusque devant la chaise qui est à droite, devant le canapé.

28. Il vient au premier plan milieu.

29. Il s'approche de Claire et à droite.

30. Il recule à droite au premier plan, en face de la chaise qui est devant le canapé. Claire descend à l'avant-scène gauche.

31. Elle remonte au premier plan milieu, un peu à gauche du pouf.

32. Elle se dirige vers le fauteuil, au premier plan gauche.

33. Elle s'assied sur le fauteuil, premier plan gauche.

34. Il vient à Claire, un peu au-dessus du fauteuil sur lequel elle était assise.

35. Elle se lève.

36. Il descend sur le même plan que Claire.

37. Il remonte peu à peu et de dos à la cheminée, en passant entre le pouf et le canapé de gauche.

38. Elle fait un pas vers Philippe et s'arrête.

39. Il se lève et vient au milieu devant la cheminée. Claire descend devant fauteuil, premier plan gauche.

40. Il montre la porte, pan coupé droite.

41. Il indique la porte, pan coupé gauche.

ACTE TROISIÈME.

Scène Ire.

1. Au lever du rideau, tous les personnages sont placés comme suit : le préfet, sur la chaise premier plan gauche ; le baron, à gauche de la chaise du préfet ; Suzanne, à gauche du canapé ; Claire et la baronne sur le canapé ; Bachelin, sur la chaise qui est au-dessus du canapé ; Octave, derrière la chaise de Bachelin. Au premier plan, debout et au milieu, Moulinet ; sur le premier fauteuil, à droite, le général ; sur le deuxième (celui qui est le plus près de la draperie), Athénaïs ; à droite du fauteuil d'Athénaïs, le duc debout ; au-dessus de lui, Pontac ; derrière le fauteuil du général, Philippe debout.

2. Tout le monde se lève : le préfet va porter sa chaise dans l'embrasure de la fenêtre, puis passe derrière le canapé et vient s'asseoir sur la chaise qu'occupait Bachelin, Athénaïs descend avant-scène droite de Moulinet, qui descend avant-scène milieu, le duc traverse le théâtre au deuxième plan et va à gauche du canapé, derrière la baronne qui seule est restée assise.

3. Moulinet se dirige à gauche et va s'asseoir sur la chaise qui est dans l'embrasure de la fenêtre ; Athénaïs, Philippe, Pontac, et le général remontent au deuxième plan droite et forment un groupe.

4. Bachelin descend à l'avant-scène gauche, presque milieu, avec Claire, et à sa droite.

5. Claire remonte au fond sur la terrasse avec Suzanne, qui prend une tasse de café et l'apporte à Moulinet. Le baron vient à gauche de Bachelin, à l'avant-scène gauche.

6. Octave remonte au fond sur la terrasse, prend une tasse de café sur le plateau qui se trouve sur le guéridon et l'apporte à la baronne.

7. Le baron remonte au deuxième plan gauche, près du duc, Bachelin passe avant-scène gauche ; Athénaïs et le général descendent à l'avant-scène un peu à droite, le général à gauche d'Athénaïs.

8. De Pontac quitte Philippe, qui va à la baronne, et descend avant-scène milieu.

9. Athénaïs remonte vers le fond avec le général et de Pontac, le préfet se lève et descend à l'avant-scène gauche presque au milieu, le baron descend avant-scène gauche, à droite de Bachelin.

10. Moulinet se lève et vient, sa tasse à la main, à l'avant-scène entre le baron et le préfet.

11. Un domestique vient avec un plateau, prend la tasse de la baronne et vient chercher la tasse de Moulinet. La baronne se lève et remonte au fond avec le duc et Octave.

12. Claire et Suzanne descendent au premier plan milieu, Suzanne à gauche de Claire.

13. Le duc entre du fond, venant de la droite, et descend à l'avant-scène droite devant les fauteuils.

14. Le préfet remonte au fond sur la terrasse.

15. Bachelin remonte au fond en passant à gauche du canapé; il est rencontré au troisième plan gauche, par Philippe qui l'emmène avec lui sur la terrasse. Moulinet traverse le théâtre au premier plan et descend avant-scène droite. Le duc s'approche de Claire.

16. Moulinet et le duc viennent avant-scène milieu.

17. Les domestiques emportent le guéridon qui était sur la terrasse; tout le monde disparait.

18. Philippe parait au fond, venant de la droite et donnant le bras à Athénaïs. Claire parait également au fond, venant de gauche, suivie de la baronne et de tous les personnages qui étaient en scène au lever du rideau.

19. Le duc remonte au deuxième plan droite, derrière les deux fauteuils.

20. Moulinet va à l'avant-scène droite. Philippe et Athénaïs descendent à l'avant-scène devant les deux fauteuils; Claire descend à l'avant-scène milieu, un peu à gauche, en passant à gauche du canapé; la baronne descend premier plan gauche, derrière le canapé, suivie du baron qui descend avant-scène gauche; Octave descend au deuxième plan gauche derrière le canapé; Bachelin descend avant-scène droite, à droite de Moulinet; le général, le préfet et Pontac descendent au deuxième plan droite, derrière les deux fauteuils; le duc traverse le théâtre et va au deuxième plan gauche, derrière le canapé, entre la baronne et Octave.

Scène II.

1. Suzanne entre du fond, venant de gauche, et descend au deuxième plan milieu; Philippe remonte au deuxième plan, un peu à droite.

2. Philippe lui fait signe que oui et descend au premier plan, à gauche du

premier fauteuil, Suzanne remonte au fond, sur la terrasse, le préfet descend au premier plan, à gauche de Philippe.

3. Le préfet remonte au deuxième plan droite avec le général et de Pontac.

Scène III.

1. Gobert paraît au fond, sur la terrasse, venant de gauche, suivi de deux ouvriers; ils descendent au troisième plan milieu. Suzanne descend deuxième plan gauche, derrière la chaise qui est au-dessus du canapé.

2. Gobert descend au premier plan milieu, entre Claire, qui remonte au même plan, et Philippe.

3. Gobert donne le bouquet à Claire.

4. Claire remonte au deuxième plan gauche; Suzanne vient à elle, prend le bouquet, Claire en détache une fleur qu'elle garde, et descend premier plan, à gauche de Gobert; Suzanne porte le bouquet sur le fauteuil qui est au fond à gauche et redescend derrière la chaise au deuxième plan, même côté.

5. Le préfet descend au premier plan entre Gobert et Philippe.

6. Le préfet remonte au deuxième plan, avec le général et Pontac, après avoir serré la main à Philippe.

7. Suzanne, Octave et le baron sortent par le fond et disparaissent à gauche; Bachelin, Moulinet, le général, le préfet et Pontac remontent au troisième plan, à droite de la porte du fond. La baronne remonte avec le duc, au-dessus du canapé.

8. Athénaïs vient à droite de Claire.

9. Philippe descend au premier plan, à droite d'Athénaïs, et lui offre son bras; ils remontent au fond.

10. Philippe remonte au fond, Athénaïs lui prend le bras; ils sortent à gauche, suivis de Bachelin, Moulinet, le général, le préfet, Pontac et le duc. Claire descend avant-scène droite, la baronne, premier plan droite, derrière le premier fauteuil. Claire remonte au premier plan gauche devant le canapé, en froissant la fleur qu'elle avait dans les mains, puis elle la jette par terre et s'assied sur le canapé.

Scène IV.

1. Claire se lève et descend avant-scène droite.

2. La baronne descend avant-scène gauche.

3. La baronne vient près de Claire qui s'est rapprochée de l'avant-scène milieu.

4. Elles viennent avant-scène milieu.

5. Claire va s'asseoir sur le premier fauteuil à droite, la baronne remonte à gauche du fauteuil.

6. Claire se lève et descend avant-scène milieu avec la baronne.

7. Claire se laisse aller dans les bras de la baronne et pose sa tête sur son épaule.

8. Claire se redresse.

9. Claire passe avant-scène gauche.

10. La baronne va à Claire.

11. La baronne remonte au premier plan droite, près du premier fauteuil.

12. Claire remonte derrière le canapé au premier plan.

13. Le baron descend premier plan milieu.

14. Le baron embrasse la main que lui tend la baronne, puis il lui offre son bras; ils remontent vers le fond.

Scène V.

1. Le duc entre et descend deuxième plan gauche, derrière le canapé.

Scène VI.

1. Claire descend avant-scène milieu.

2. Claire remonte au deuxième plan milieu, le duc vient lui barrer le passage.

3. Claire descend premier plan milieu, le duc descend un peu à gauche e au-dessus de Claire.

4. Le duc descend au même plan que Claire.

5. Claire descend avant-scène droite en face de l'espace qui existe entre les deux fauteuils.

6. Le duc vient près du premier fauteuil de droite.

7. Claire remonte et se dirige entre les deux fauteuils de droite, le duc passe derrière le premier fauteuil et empêche Claire de s'en aller; elle redescend devant le deuxième fauteuil et s'y assied.

8. Le duc vient entre les deux fauteuils et au-dessus.

9. Le duc passe entre les deux fauteuils et descend avant-scène, presque milieu.

10. Claire se lève.

11. Claire s'approche du duc qui est remonté à gauche du premier fauteuil.

12. Claire passe devant le duc et descend avant-scène gauche. Le duc vient au premier plan milieu.

13. Le duc descend avant-scène, un peu à droite, Claire vient avant-scène milieu.

14. Claire recule un peu à gauche en remontant au premier plan.

15. Le duc remonte au premier plan, à gauche du premier fauteuil.

16. Claire remonte au deuxième plan devant le canapé.

17. Le duc remonte au deuxième plan milieu.

Scène VII.

1. Elle traverse le théâtre et va derrière le premier fauteuil à droite.

Scène VIII.

1. La marquise entre du fond, venant de droite, et descend troisième plan milieu. Claire va à elle.

2. Elles descendent au premier plan milieu, Claire à droite de la marquise.

3. Philippe paraît au fond sur la terrasse avec un domestique à qui il donne des ordres et qui disparaît à droite.

Scène IX.

1. Philippe descend deuxième plan milieu; la marquise remonte vers lui et à gauche, Claire descend devant le premier fauteuil de droite.

2. La marquise descend avant-scène gauche.

3. Claire s'assied sur le premier fauteuil de droite.

4. Philippe descend près de la marquise.

5. Philippe traverse le théâtre et vient au premier plan, à gauche du fauteuil de Claire.

6. Claire descend avant-scène gauche.

7. La marquise a embrassé Suzanne sur le front et est allée sur la terrasse avec Philippe. Suzanne et Octave descendent au deuxième plan gauche, Suzanne derrière le canapé et Octave devant.

8. Suzanne descend à gauche de Claire, et Octave à droite.

9. Suzanne et Octave remontent au fond sur la terrasse et rejoignent la marquise et Philippe. Claire passe à l'avant-scène droite.

Scène X.

1. Philippe descend premier plan milieu, un peu à gauche, devant le canapé.

2. Claire remonte premier plan, à gauche du premier fauteuil.

3. Philippe descend avant-scène gauche.

4. Philippe remonte premier plan milieu.

5. Claire passe devant Philippe et descend avant-scène gauche, Philippe fait un pas vers elle et reste premier plan gauche.

6. Philippe descend avant-scène droite, Claire remonte premier plan milieu.

7. Octave descend premier plan, à droite de Claire.

8. Claire s'assied sur le canapé. Philippe remonte devant le premier fauteuil de droite.

Scène XI.

1. Philippe s'assied sur le fauteuil devant lequel il est.

2. Philippe se lève.

3. Claire se lève et vient à Octave.

4. Claire passe entre Octave et Philippe.

5. Octave recule avant-scène gauche.

6. Claire va se jeter dans les bras d'Octave en sanglotant.

7. Claire remonte au premier plan gauche derrière le canape, Octave remonte premier plan milieu.

8. Octave remonte au fond; Claire s'essuie vivement les yeux.

Scène XII.

1. Athénaïs descend avant-scène milieu.

2. Philippe vient offrir son bras à Athénaïs; au moment où elle va le prendre, Claire vient au milieu en passant derrière Athénaïs.

3. Philippe remonte au fond, Claire le suit des yeux et remonte au deuxième plan milieu; Philippe et tous les personnages qui étaient sur la terrasse disparaissent à droite. Athénaïs va s'asseoir sur le premier fauteuil de droite.

Scène XIII.

1. Claire descend à gauche du fauteuil sur lequel Athénaïs est assise.

2. Athénaïs se lève et descend à l'avant-scène gauche.
3. Claire descend avant-scène milieu.
4. Claire descend avant-scène droite.
5. Athénaïs vient à l'avant-scène milieu.
6. Claire vient près d'Athénaïs.
7. Athénaïs descend avant-scène gauche.
8. Claire remonte premier plan milieu.
9. Athénaïs remonte premier plan gauche, devant le canapé.
10. Claire s'approche d'Athénaïs.
11. Le duc, Octave, la baronne, Bachelin, Moulinet, le général, Pontac et Philippe paraissent sur la terrasse.
12. Claire remonte au deuxième plan, un peu à droite, Athénaïs passe avant-scène droite, devant le premier fauteuil.

Scène XIV.

1. Le duc descend premier plan gauche, devant le canapé, Moulinet descend avant-scène droite, à droite d'Athénaïs; la baronne et Octave descendent avant-scène gauche, en passant à gauche du canape, Octave à gauche de la baronne Bachelin, le général et Pontac descendent deuxième plan droite; Philippe reste au fond, milieu.
2. Le duc traverse le théâtre et vient à gauche d'Athénais, Claire descend avant-scène gauche, devant le canapé, Philippe descend premier plan milieu, un peu à gauche.
3. Le duc offre son bras à Athénaïs qui le prend; ils remontent au fond, suivis de Moulinet, et disparaissent par la gauche.

ACTE QUATRIÈME.

Scène Ire.

1. Au lever du rideau, Philippe achève de cacheter une lettre; il est assis sur le fauteuil qui est à gauche de la table; lorsqu'il a cacheté la lettre, il met adresse et souffle la bougie; Suzanne entre par la porte pan coupé gauche e

vient à Philippe, l'embrasse et passe derrière la table. Philippe met la lettre dans le buvard.

2. Suzanne va à la fenêtre, l'ouvre, ainsi que les persiennes, et referme la fenêtre ; le jour entre dans le cabinet ; Suzanne revient près de la table, derrière la chaise qui est à droite.

3. Suzanne éteint la lampe.

4. Suzanne descend au premier plan droite, près de la table. Philippe se lève et descend au premier plan, à gauche de Suzanne.

5. Suzanne remonte vers le fond.

6. Suzanne redescend à droite de Philippe.

7. Suzanne remonte et se dirige vers la porte du fond. Philippe passe devant la table et remonte au deuxième plan gauche.

8. Suzanne vient, en courant, se jeter dans les bras de Philippe qui l'embrasse et l'accompagne jusqu'à la porte du fond.

Scène II

1. Le domestique entre par le fond et vient derrière la table.

2. Le domestique prend la lampe, remonte au fond, ouvre la porte et se range en dehors à gauche, pour laisser passer Bachelin, puis referme la porte.

Scène III

1. Bachelin entre, descend en scène derrière la table, serre la main que Philippe lui tend, pose son chapeau sur le bout de la table, puis vient s'asseoir sur la chaise qui est à droite de la table.

2. Ils se lèvent tous les deux et descendent au premier plan devant la table.

3. Philippe descend avant-scène gauche.

4. Philippe remonte près du fauteuil qui est à gauche de la table.

5. Bachelin descend à l'avant-scène droite.

6. Philippe remonte au fond. passe derrière la table et vient près de la porte pan coupé droite.

7. Bachelin remonte à droite du fauteuil, premier plan droite, et passe derrière.

8. Philippe descend à la chaise qui est à droite de la table.

9. Philippe s'assied sur la chaise.

10. Bachelin vient à droite de Philippe et près de lui.

11. Philippe veut faire un mouvement de protestation : Bachelin l'en empêche.

12. Philippe se lève et descend à l'avant-scène avec Bachelin.

13. Bachelin remonte à droite de la chaise qui est près de la table, prend son chapeau et va à la porte du fond qui s'ouvre ; le baron et Octave entrent ; il les salue et sort : la porte se referme. Philippe est passé avant-scène droite. Le baron, en entrant, pose son chapeau sur la chaise qui est à gauche de la porte du fond ; Octave pose le sien sur la chaise qui est à droite de la même porte. Philippe remonte au premier plan droite.

Scène IV.

1. Le baron descend à gauche de la table et vient à gauche de Philippe, Octave descend à droite du fauteuil qui est au premier plan droite

2. Le baron serre la main à Philippe.

3. Octave prend la main gauche de Philippe.

4. Le baron prend la main droite de Philippe.

5. Philippe quitte les mains du baron et d'Octave.

6. Le baron remonte au fond, à la porte pan coupé droite, l'ouvre et se range entre cette porte et la chaise qui est à droite de la porte du fond.

7. Octave remonte à droite entre la fenêtre et la porte pan coupé droite. Philippe vient devant la table et s'y appuie de la main gauche.

Scène V.

1. Claire descend devant la chaise qui est à droite de la table.

2. Claire se laisse tomber sur la chaise.

3. Philippe dégage la main que lui tenait Claire et recule un peu à gauche.

4. Philippe tend la main gauche à Claire qui se lève, descend devant la table et la lui prend.

5. Claire descend avant-scène droite.

6. Claire remonte. Philippe vient lui barrer le passage.

7. Philippe descend à l'avant-scène gauche.

8. Philippe remonte ; au moment où il arrive à droite de la chaise qui est au premier plan gauche, Claire s'élance vers lui, lui passe les bras autour du cou et l'empêche de s'en aller.

9. Claire force Philippe à s'asseoir sur la chaise près de laquelle il est et tombe à genoux à sa droite.

10. Philippe fait un mouvement pour se lever : Claire l'en empêche.

11. Philippe et Claire se lèvent.

12. Philippe passe à droite de Claire et remonte au deuxième plan. Claire se soutient au dossier de la chaise.

13. Philippe redescend et prend la main gauche de Claire, il la lui serre, puis veut remonter. Claire s'attache à lui : ils remontent tous deux à gauche de la porte du fond.

14. Philippe se détache de Claire ; il lève les deux mains pour lui prendre la tête et l'embrasser ; il hésite un instant, puis lui prend les deux mains.

15. Claire tombe sur la chaise qui est à gauche de la porte du fond, puis après un moment, se relève et vient machinalement derrière la chaise qui est à droite de la table en passant derrière ; elle se soutient à peine ; tout à coup elle se redresse, regarde de tous les côtés et court à la fenêtre

16. Elle descend derrière le fauteuil qui est au premier plan droite.

17. Elle descend avant-scène milieu.

18. Elle va avant-scène gauche.

19. Elle remonte à gauche du fauteuil qui est près de la table.

Deuxième Tableau.

Scène I.

1. Au lever du rideau, Moulinet est assis sur la roche, le duc se promène de long en large au troisième plan.

2. Le duc regarde au troisième plan droite : il est au milieu.

3. Moulinet se lève et remonte au deuxième plan gauche ; Pontac et le docteur entrent du troisième plan droite et viennent presque au milieu.

4. Le duc et Moulinet descendent avant-scène droite, Moulinet à gauche du duc. Pontac et le docteur traversent le théâtre et sortent par le deuxième plan gauche.

5. Pontac rentre par le deuxième plan gauche et vient même plan milieu

6. Moulinet se retourne vers Pontac, qui descend à l'avant-scène, à gauche de Moulinet.

7. Pontac remonte au troisième plan milieu.

8. Le duc serre la main de Moulinet sans lui répondre ; Moulinet remonte au deuxième plan milieu, un peu à droite.

9. Pontac regarde au troisième plan gauche. Le duc remonte premier plan droite. Pontac recule à droite, sur le même plan où il était.

Scène II.

1. Philippe, le baron, Octave, entrent par le troisième plan gauche, le docteur par le deuxième plan, même côté. Le baron porte une boîte à pistolets qu'il met derrière la roche.

2. Philippe descend avant-scène gauche et le duc avant-scène droite.

3. Philippe et Octave remontent au premier plan gauche, devant la roche. Le baron vient à l'avant-scène gauche, y dépose un gant, puis compte les pas en se dirigeant vers le fond droite; arrivé au deuxième plan milieu, il s'arrête, jette un coup d'œil sur la distance qu'il a parcourue, puis continue de compter les pas; il s'arrête au quatrième plan droite, laisse tomber son autre gant, puis vient derrière la roche, prend un pistolet dans la boîte qui est sur elle et se retire un peu en arrière. Pontac vient à son tour prendre un pistolet dans la même boîte, puis ils vont, Pontac près du duc, et le baron près de Philippe, qu'il amène au deuxième plan milieu ; Pontac amène également le duc au même plan. Les deux adversaires sont dos à dos, Philippe tourné vers le fond droite et le duc vers l'avant-scène gauche. Pontac remet le pistolet au duc et se retire au deuxième plan gauche, le baron donne le pistolet à Philippe, lui serre la main, puis va rejoindre Pontac, Octave, Moulinet et le docteur, qui sont au deuxième plan gauche.

4. Le duc descend avant-scène gauche et Philippe va au quatrième plan droite; quand ils sont arrivés à la place où sont les gants, ils s'arrêtent et arment leur pistolet.

5. Philippe et le duc jettent leur pistolet ; tout le monde pousse un cri et se précipite vers Claire, à l'exception du duc qui passe au premier plan droite. On relève Claire, Philippe la prend dans ses bras et l'apporte sur la roche : il est à gauche de Claire. Pendant qu'on la relève, le docteur ôte la boîte à pistolets, la pose par terre derrière la roche et sort sa trousse de sa poche. Moulinet et Pontac passent au premier plan droite, à droite du duc.

6. Le baron vient à gauche du duc.

7. Le docteur a décousu l'entournure de la manche gauche de Claire et étanche le sang qui sort de la blessure avec un linge.

Scène IV.

1. Philippe se relève et la soutient.

2. Le baron et Octave au fond, avec le docteur.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 14718